



Phénomènes émergents liés aux drogues

Tendances récentes sur les usages de drogues à Lille en 2018

Tendances récentes et nouvelles drogues



Sébastien Lose
(avec la participation
de l'association Spiritek, Lille)

SOMMAIRE

Espaces d'observations	7
Environnement festif	7
Environnement urbain.....	12
Prévention	14
Sanitaire.....	16
Répression.....	17
Marché des drogues/deal/trafics	18
Approche par produit	21
Alcool	21
Cannabis	22
Opioides	26
Héroïne	26
Buprénorphine haut dosage (BHD)	31
Méthadone	31
Sulfates de morphine	32
Autres médicaments opioïdes (Codéine, Tramadol, Fentanyl.....)	32
Autres opiacés d'origine naturelle (opium et dérivés de l'opium)	32
Stimulants	34
Cocaïne.....	34
Ecstasy - MDMA	39
Amphétamines (speed)	41
Autres stimulants :	42
Hallucinogènes	43
Champignons hallucinogènes	43
Autres (plantes)	43
LSD	43
Kétamine	44
GHB/GBL	45
Autres.....	46
NPS (Nouveaux Produits de Synthèse)	46
Solvants	47
Poppers	47
Protoxyde d'azote.....	48
Médicaments psychotropes non opiacés	50
Benzodiazépines.....	50
Autres produits	51
CBD (cannabidiol)	51
Changa/DMT	53
Purple drank	53
Salvia divinorum	53
Prix des produits	54
ANNEXE :	55
Note générale 2018 : le chemsex nordiste	55

Matériel et contributions

Site TREND Lille :

Sébastien Lose

Rédaction du rapport :

Sébastien Lose (avec la participation de l'association Spiritek, Lille)

Merci à ces professionnels d'avoir participé activement à la collecte d'informations lors de réunions, groupes focaux, entretiens ou contacts plus informels. Merci également à l'ensemble des professionnels avec qui nous échangeons régulièrement et qui nourrissent notre réflexion.

Merci à l'association CedrAgir de nous soutenir dans nos démarches d'enquête et de recherche.

Merci également aux enquêteurs et aux collecteurs du dispositif Trend/Sintes, sans qui ce travail n'aurait pas abouti.

Merci enfin aux usagers d'avoir accepté de participer au dispositif.

Dans un souci de respect de la vie privée, nous avons choisi de conserver l'anonymat des usagers mais également des contributeurs et collecteurs Trend/Sintes.

Méthodologie

Les données à partir desquelles ce rapport est rédigé sont issues d'un recueil spécifique au dispositif Trend et de sources externes. Il s'agit de :

- 10 entretiens non directifs auprès d'usagers
- 09 entretiens non directifs auprès de professionnels
- témoignages succincts sur des faits marquants
- un document de notes ethnographiques de 66 pages, qui regroupe des comptes rendus d'observations ethnographiques de fêtes ou soirées
- 1 groupe focal avec 15 intervenants sanitaires
- 1 groupe focal répressif avec 13 participants
- 7 comptes rendus de réunions d'intervision (réunions régulières, dans plusieurs villes de la région, regroupant différents acteurs de santé à propos de

patients communs, afin d'échanger sur leurs pratiques, aborder les difficultés rencontrées et élaborer un diagnostic partagé)

- 5 comptes rendus de réunions du Collectif RDR (réunions mensuelles de professionnels de l'addictologie de Caarud et Csapa)
- 1 questionnaire qualitatif festif renseigné par les intervenants de l'association Spiritek à Lille
- 2 questionnaires qualitatifs « urbain », renseignés par les intervenants des Caaruds Ellipse (Lille) et Réagir (Tourcoing)
- 12 fichiers de revue de presse, locale et régionale
- 19 collectes d'échantillons de produits, dans le cadre du Système d'identification national des toxiques et des substances (Sintes).

En 2018, le dispositif d'observation Trend pour le site de Lille a été coordonné par Sébastien Lose, sociologue ingénieur d'enquête en sciences sociales à l'association CedrAgir.

De plus, une convention lie CedrAgir à Spiritek, association de réduction des risques en milieu festif et Caarud, qui, en plus du questionnaire qualitatif sur les usages dans l'espace festif techno, a produit une note portant sur le cannabis en milieux festifs.

L'ensemble du matériel a été intégré à une base de données, indexée selon une grille de codage élaborée par l'OFDT, sous le logiciel NVivo version 10.

Introduction

Ce document constitue le dix-septième rapport sur les faits marquants et les tendances liés aux drogues sur le site de Lille, pour l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies (OFDT) dans le cadre du dispositif Tendances récentes et nouvelles drogues (Trend). Edité par CedrAgir, il est rédigé à partir d'un matériel collecté par le coordinateur à CedrAgir, l'association Spiritek et par des professionnels et des usagers qui ont accepté de rendre compte de leurs observations sur les sujets intéressant le dispositif.

Celui-ci procède d'abord selon des méthodes qualitatives (observations, témoignages, entretiens, groupes focaux ...). Il permet, annuellement, de disposer d'un corpus d'informations sur les drogues et leurs utilisations, certaines déjà décrites, d'autres nouvelles, certaines spécifiques (les importants mouvements transfrontaliers), d'autres communes avec tout ou partie de celles réalisées dans les sept autres sites qui, avec celui de Lille, constituent le réseau Trend.

Les observations portent plus particulièrement sur six thèmes relatifs aux drogues :

- les populations qui en font usage ;
- les substances psychoactives consommées ;
- les modalités d'usage (préparation, administration, contexte) ;
- les dommages sanitaires et sociaux consécutifs à certains de ces usages ;
- les perceptions et représentations relatives à ces produits ;
- leurs modalités d'acquisition ou de production.

Ces questions sont étudiées dans deux espaces : l'espace urbain et l'espace festif. Le dispositif Trend s'intéresse particulièrement à ces deux espaces parce qu'ils offrent la possibilité de rencontrer, dans des lieux ou des temps que l'on peut circonscrire, une part importante des usagers de drogues. Et c'est au sein de ces deux espaces, même s'ils ne sont pas les seuls, que l'on peut observer le plus aisément des phénomènes nouveaux ou non encore observés.

L'espace urbain, défini par TREND, recouvre essentiellement le dispositif des structures de première ligne, à savoir les Caarud (Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogue), les Csap (Centres de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie) - associatifs et hospitaliers- et les lieux ouverts (rue, squat, etc.). Notons que cela induit un biais de recrutement des usagers interrogés : la plupart des personnes rencontrées dans ce cadre sont des usagers problématiques de produits illicites dont les conditions de vie sont fortement marquées par la précarité.

L'espace « festif » désigne des lieux, qu'ils soient publics ou privés, où se déroulent des événements festifs. Il comprend l'espace dit « alternatif » (free parties, rave parties, teknivals) mais aussi les clubs, les discothèques, les salles de concerts ou les soirées privées.

Nous proposerons dans un premier temps une analyse transversale des faits marquants de l'année 2018, c'est-à-dire ayant eu lieu dans l'espace festif ou dans l'espace urbain :

- Les évolutions des contours des espaces,
- Les usagers (nouveaux profils d'usagers, évolutions de groupes d'usagers, etc.)
- Les pratiques (évolutions transversales aux différents produits)
- Les politiques et dispositif de réduction des risques (faits marquants)
- L'évolution du marché et des trafics

Puis, une approche par produit ou classe de produits aborde plus en détail la situation de chacune des principales catégories de substances psychoactives observées sur le site de Lille, à savoir la situation des opiacés, du cannabis, des

stimulants, des hallucinogènes, des autres médicaments psychoactifs, et des nouveaux produits de synthèse (NPS) vendus sur internet.

Espaces d'observations

Environnement festif

Milieu commercial légal

Nous pouvons repérer certains types d'évènements qui ont leurs spécificités en termes organisationnels : ceux qui sont organisés en gardant le lieu secret (« secret place ») et ceux qui se font en plein air (« open air »).

Tout d'abord, on voit apparaître l'émergence d'évènements musicaux légaux (au moins une trentaine à l'échelle de Lille), notamment dans les milieux des musiques électroniques/techno, qui s'organisent sur le mode de la « secret place » : le lieu où se tient l'évènement est gardé secret jusqu'au dernier moment, pour créer une sorte d'attente teintée de curiosité. En cela, on remarque que ces types d'organisation se réfèrent aux modèles des premières free-party, en l'adaptant aux conditions actuelles, notamment en termes de communication. En effet, les infos concernant le lieu en question (et autres éléments pratiques) passent par les réseaux sociaux, au tout dernier moment, ou bien, le lieu est écrit sur le ticket d'entrée obtenu en effectuant la commande, ou bien encore, les gens sont contactés par un message des organisateurs (le plus souvent c'est une organisation associative). Les DJ's qui sont à l'affiche sont la plupart du temps des locaux, mais on peut aussi y retrouver des artistes nationaux, parfois des têtes d'affiches reconnues. Il s'agit pour ces types de soirées musicales de savoir se diversifier, pour proposer quelque chose de surprenant à leur public, tant la concurrence est grande et continue : les soirées électro/techno se multiplient chaque semaine, si bien que ceux qui affectionnent ce genre de soirées n'ont bien souvent que l'embarras du choix. De nombreuses associations qui organisent ce type de festivités se sont massivement formées depuis environ 5 ans et proposent des soirées de ce type, au sein d'une ville comme Lille qui ne peut satisfaire toutes les demandes en termes d'infrastructures ou de lieux disponibles (aux bonnes normes). D'un autre côté, force est de constater que les directeurs artistiques et dirigeants de nombreux lieux festifs laissent de plus en plus place à ces entités extérieures et ne cherchent plus à programmer eux-mêmes. Ainsi, on est un peu dans une logique du « chacun son tour » pour ces associations, qui doivent patienter que leurs propositions soient acceptées.

Dans le même ordre d'idée, il y a une multiplication des « open air », évènements musicaux en milieu ouvert, davantage organisés en printemps/été, mais pas obligatoirement, certaines associations en faisant des moments récurrents, tout au long de l'année. Certains de ces « open air » sont organisés, par au moins deux associations, au Parc de la Citadelle (un des seuls espaces verts de taille à Lille) ou bien encore au sein d'un ancien fort, en périphérie de Lille. Bien souvent, ces temps festifs extérieurs sont prévus le dimanche, l'occasion d'atteindre un public un peu différent (classes d'âge plus élevées, public familial, ou encore des voisins du lieu de l'évènement, pas forcément habitués de ces musiques) tout en touchant les habitués des milieux festifs électroniques, parfois surnommés les « technoheads », c'est-à-dire des individus qui participent à un très grand nombre de soirées de ce type chaque semaine. Si la musique de type techno y est représentée, viennent également s'y greffer des styles qui ont davantage une consonance dansante et colorée, mélodique comme la tech-house, l'acid-house en encore la disco.

Mais l'un des souvenirs marquants de cette année 2018 fut sans doute la tenue d'une première « Boiler room » (un « guest dj » connu est filmé avec une caméra fixe en direct sur internet, la foule l'entoure au lieu de lui faire uniquement face) en Métropole lilloise, à Roubaix, qui a eu pour effet de laisser deviner l'immense succès populaire actuel des évènements techno, en raison de l'affluence beaucoup trop importante : 500 personnes étaient attendues, il y en a eu 2000, ce qui a

provoqué un énorme regroupement, qui aurait pu donner lieu à des bousculades et des dommages plus importants (les accès à la salle ont été ouverts précipitamment à tout le monde, avec ou sans billet d'entrée)... Enfin, on peut aussi relever la persistance de l'organisation d'after publics, les samedis et ou dimanches matin, dans certains bars lillois, et ce, tant bien que mal, dans le sens où la surveillance, voire parfois la répression y est importante. Sont particulièrement visées par les forces de l'ordre (polices municipale et nationale) les nuisances sonores aux alentours de ces établissements, ainsi que les mises en conformité de ces lieux avec les normes de sécurité et d'accueil des publics. Des fermetures administratives ont ainsi été prononcées depuis quelques années, avec des conséquences diverses pour les gérants, certains bars devant parfois fermer définitivement leurs portes.

En termes de consommations de drogues, le marché de l'ecstasy semble encore plus implanté par rapport aux années précédentes, à en juger l'omniprésence de ces comprimés colorés au sein des soirées électroniques légales/commerciales. On pourra aussi noter la place de plus en plus importante prise par la kétamine (nous y revenons dans les chapitres réservés à ces produits).

De façon générale, il existe à Lille une banalisation grandissante des recherches et des prises de produits et particulièrement en milieux festifs.

« Dès que tu as les bons contacts, t'arrive à en trouver partout alors que tous les pouvoirs publics vont te dire que c'est illégal et interdit. Après, il y en a de plus en plus dans les soirées... » (usagère festif commercial).

« Notes d'une réunion de la cellule de veille. Le représentant de la Sureté Urbaine utilise l'expression « explosion des trafics en Métropole lilloise » » (note de réunion).

La présence de produits stupéfiants est même largement remarquée dans certains petits festivals d'été, à la campagne, à tel point qu'un membre de Spiritek évoque (en entretien collectif) une *« explosion de la consommation de produits »* dans un festival qu'il fréquente tous les ans : *« C'est la 1ère année que je le vois, quoi ! Ça faisait deux ans que par ci par là, il y avait un dealer d'ecsta sur le festival et là il y avait tout à disposition dans le camping ! »*.

Comme nous le soulignons dans notre rapport précédent, il faut bien prendre en compte les déplacements sporadiques de publics festifs, que ce soit pour une seule soirée à Paris, à Gand, à Bruxelles, à Amsterdam, voire même à Berlin, ou bien pour un festival de plusieurs jours dans l'un de ces pays limitrophes. Ces mouvements peuvent engendrer des modifications progressives des sources d'acquisition des produits (trouver un « plan » d'achat chez un dealer en Belgique, à force de s'y rendre, par exemple), et peuvent avoir des conséquences sur une présence momentanée de certaines drogues particulières en milieux festifs lillois, comme par exemple le GHB, qui est fort présent à Paris et Berlin, ou la kétamine, qui est très disponible à Bruxelles et Berlin. Très concrètement, ces usagers ayant pris l'habitude de consommer ces produits quand ils sont hors de Lille vont vouloir reproduire cette pratique une fois revenus à domicile et cela peut se traduire par une influence sur leur groupe de pairs, par des recherches spécifiques en situation festive, voire même par une petite revente de produits acquis à l'étranger, pour financer leur consommation.

Si on prend en compte l'évolution des scènes musicales et les rapports qu'elles entretiennent avec les consommations de produits en leur sein, un exemple symptomatique pourra être celui de l'électro dub, qui est un style musical qui a aujourd'hui « muté », depuis une dizaine d'année, en partant, à l'origine, du dub traditionnel inventé au début des années 70 - dérivé du reggae - avec ses consommateurs de cannabis quasiment exclusifs, et en étant maintenant une hybridation de sons électroniques divers (techno, hardcore, bass music), en plus de cette base dub, faisant accélérer la rythmique, en durcissant l'esprit de cette musique et drainant des individus ainsi plus enclins à consommer des substances illégales telles que l'ecstasy, la cocaïne, voire, plus rarement, du LSD.

Sur une autre thématique, lors de ce même entretien avec Spiritek, la lumière a aussi été mise

indirectement sur les consommations de produits en campagne, par l'intermédiaire des demandes de matériels de RDR : « Il y a ce côté qu'on a pu revoir : ces différences de consommation entre le festif urbain et le festif en campagne, qui témoignent des consommations urbaines et non-urbaines. En campagne, ce sont les seuls endroits où on nous demande en général des pipes, voire même des seringues, lorsque nous travaillons derrière un stand de Rdr ». Alors, qu'en est-il de la consommation de crack dans ces secteurs ruraux ? Faire un détour par le prisme du festif (rural ici en l'occurrence) pourrait permettre, comme dans cet exemple, d'en déduire des comportements/pratiques plus généraux, qu'on ne soupçonnait pas.

Un profil de consommateur intéressant a pu être repéré cette année : celui du festif lillois de 40 à 50 ans qui a commencé les free-party à l'âge de 15/16 ans et qui garde encore un pied dans les milieux festifs et dans la consommation de produits (cocaïne et ecstasy en particulier), par le biais du milieu festif commercial (clubbing/techno/tech-house) ou bien lors d'événements privés sporadiques chez des amis.

« Au Zeppelin, discussion avec F. 42 ans (marié depuis 24 ans) : il m'avait expliqué dans une interview Trend (datée de juillet 2016) qu'il avait mis énormément d'années à faire accepter à sa femme le fait qu'il sorte parfois en milieux festifs en prenant des produits, mais que cela devenait, au moment de l'entretien, de plus en plus simple à accepter pour elle » (notes ethnographiques).

« Open air dans un ancien fort. Musique de type techno/tech-house/house. Affluence moyenne. Beaucoup de gens de 35-45 ans. En arrivant, G. s'écrie « ça pue la coke ici ! Enfin je veux dire les gens ont l'air de tous en avoir pris ! » (notes ethnographiques).

« Le soir, visite chez L. 41 ans ; fête organisée pour deux anniversaires. Environ 25 personnes présentes, des gens qui se connaissent pour la plupart depuis de nombreuses années : beaucoup d'entre eux ont été ou sont encore actifs dans les milieux hardcore (au sens large), les free-party. Il y a du mix en non-stop entre 21h et 9h30. Je parle un peu avec X. 45 ans et il me dit qu'il a arrêté de consommer des drogues, mais que là il a consommé un peu de speed (offert par A.), dans ce contexte d'amitié et de proximité » (notes ethnographiques).

« Discussion avec F., femme de 40 ans, qui est bénévole dans une association qui œuvre auprès des migrants. Elle explique vouloir aller au fameux festival trance Ozora. Elle discute avec J. et lui dit qu'elle viendra le voir avant d'y partir, pour lui acheter des cartons de LSD ; il n'y a que dans ces contextes de gros festivals trance, en conditions estivales, qu'elle aura envie d'en consommer » (notes ethnographiques).

« Je parle aussi avec D. genre 40 ans, engagé dans les milieux culturels undergrounds lillois depuis des années. Il me dit que depuis ses 15 ans, il a connu les premières free-party du secteur et y a consommé des produits » (notes ethnographiques).

Un profil différent concerne des individus de 35 à 50 ans, intégrés pour la plupart et issus de milieux sociaux et culturels variés, mais qui ont, de leur propre aveu, trop abusé des drogues à leurs jeunes âges et qui n'ont donc pas retenté d'expériences récentes. On le voit notamment avec certains consommateurs de LSD, d'ecstasy ou bien même de cannabis qui ont « vrillé » à un moment donné, ce qui leur a valu des séquelles psychiatriques et qui en parlent aujourd'hui de façon très détachée lors de discussions informelles. Au moins 6 personnes que j'ai pu rencontrer en milieux festifs (entretiens en 2018 ou années passés + discussions informelles) sont dans ce cas de figure, on peut ainsi légitimement supposer qu'il existe d'autres individus avec le même parcours de consommation, à Lille.

« Ecstasy : qu'est-ce que tu peux dire de ce produit actuellement à Lille ?

C'est vraiment très rare, je ne cours pas après. Je me suis bien cramé le cerveau avec à une époque, avec les raves techno, etc... J'ai commencé vers 1993-94 à manger des ecstas et des trips, avec un point culminant avec la love parade de Berlin de 1997 à 1999. Puis au début des années 2000, cette espèce de lassitude, avec des lendemains moins faciles à encaisser » (Alexandre, 42 ans, milieux festifs alternatifs).

Milieu alternatif / free-parties

Selon les quelques sources qui ont pu nous renseigner, les free parties s'avèrent de plus en plus rares, depuis environ trois ans, spécifiquement celles qui comptent plusieurs milliers de personnes ; quand elles ont lieu, il s'agit davantage de soirées où sont recensés de 100 à 500 participants. Elles se déroulent à tout moment de l'année, mais sont bien sûr plus fréquentes au printemps et en été. Certains organisateurs lillois auront souvent tendance à se délocaliser dans la Marne, par exemple, c'est-à-dire là où les lieux déterminés sont plus éloignés des habitations par rapport à la Métropole lilloise, où il y a moins de terrains reculés et propices, avec un risque de plaintes de voisinage trop important.

« Tu n'organises pas par ici, vers Lille ?

Non, ici, j'ai déjà parlé avec les crews locaux, ça reste compliqué, y'a beaucoup d'habitations qui sont proches, à 1 ou 2 kms... ça c'est source de conflit parce qu'ils vont appeler la police, forcément.

Alors que dans la Marne... y'a des zones désertiques ?!

Oui, sur nos terrains, on est plus à 3 kms de circonférence, donc c'est déjà pas mal, on est bien. C'est un peu vallonné, donc le son peut s'arrêter. En Métropole lilloise, c'est quasiment que de la plaine, ça peut porter à 10 kms le son » (Cédric, 30 ans, organisateur de free-party).

Une infoline (numéro de téléphone pour joindre les organisateurs) est mise en place pour pouvoir localiser l'endroit. Les participants viennent de toute la région et sont d'âges et de milieux sociaux très variés, salariés dans diverses branches, étudiants ou bénéficiaires du RSA. Des Belges ou des Hollandais peuvent aussi se joindre aux Nordistes, dans l'esprit de fédérer les « teuffeurs » autour d'une cause commune : la passion des musiques électroniques et de la fête libre.

Dans certains entretiens, ou dans la presse, on constate actuellement un sentiment généralisé de crainte de la répression et des notifications d'arrestations d'organisateur d'évènements illégaux :

« Ce ne serait plus possible aujourd'hui. Il n'y avait pas vraiment de loi. Les gendarmes étaient obligés d'attendre l'accord du préfet pour couper la musique. Mais ce n'était jamais avant 9 ou 10 heures le dimanche. Ça nous laissait le temps de passer une bonne nuit. Et on faisait l'after au poste ! » Aujourd'hui, une rave sauvage serait avortée bien plus rapidement, la législation a été durcie. « Et les gens n'osent plus. Nous on faisait 24 heures de garde à vue. Aujourd'hui, on peut vraiment aller en prison. » [...] » (gérant de label musical lillois, cité dans La Voix du Nord, le 4 avril 2018).

« Et je pense que c'est plus facile de faire la fête en Belgique ou en Hollande qu'en France.

Pourquoi ?

Parce qu'en France, y'a toujours cette crainte de la police/gendarme.

Même dans les milieux légaux ?

Si... moi ça fait une paire d'années que j'ai pas été dans des festivals en France, mais dès que j'y allais, pour entrer comme pour sortir, j'avais l'impression d'être un prisonnier ! Montrer à chaque fois patte blanche... A force, c'est usant... Après je ne dis pas qu'en Belgique ou en Hollande c'est pas ça, pas du tout, mais y'a moins cette position de force ; ils sont là, ok, mais ils sont pas là à te parler comme de la merde... à te prendre pour un drogué ou pour un fou... y'a plus de respect à l'étranger » (Cédric, 30 ans).

« Dans la nuit de samedi à dimanche, de nombreuses forces de police ont dû intervenir pour «encadrer» une rave-party sauvage à Loon-Plage. Au milieu des 400 à 500 participants, les forces de l'ordre ont interpellé 16 personnes, des Belges et des Hollandais essentiellement, pour usage et détention de produits stupéfiants » (La Voix du Nord, 9 octobre 2018).

On peut aussi prendre en compte une tendance actuelle, avancée que par une source en entretien, qui est celle de la professionnalisation des organisateurs de free party, pour aller vers ce que nous décrivions auparavant pour les milieux commerciaux, c'est-à-dire un évènement qui puisse surprendre, marquer les esprits, se démarquer des autres :

« Les flyers qu'on fait, c'est fait pour attirer l'œil, c'est des moyens de communication. Il faut que ce moyen-là amène du public, sinon aucun intérêt. La plupart de ces flyers sont faits par des artistes, des graffeurs, des

graphistes DAO [...] On a voulu aller plus loin, pousser un peu les concepts ; moi mon kiff à la base c'est la régie lumière, c'est ma passion, donc nous a voulu faire des teufs avec de la lumière et de la déco, façon spectacle ! Donc les assos ont vu que ça attirait du public et même d'autres types de publics, pas que les puristes. Avec des graphistes, des « lighteux », des « sondiers » (soit : des spécialistes des lumières et du son) ... plein de talents réunis... faut savoir que la plupart des teuffeurs d'aujourd'hui ont tous des métiers, hein... Quand je parle à des gens qui ne connaissent pas le milieu, ils me disent : « ce sont des drogués, des gens au RSA, des chômeurs... »... ils se mettent complètement le doigt dans l'œil quoi... ! » (Cédric, 30 ans).

En termes de disponibilité des produits en free-party, en lien avec la répression, un coup d'arrêt important a eu lieu en mars 2018, lorsqu'un individu de 34 ans a été interpellé chez lui dans le secteur de Saint-Omer (Pas-de-Calais). Celui-ci s'est livré à un important trafic de drogues entre septembre 2017 et mars 2018, avec l'aide d'un complice, notamment pour éponger une importante dette de 10000 euros. Les policiers de la Brigade des Stupéfiants ont retrouvé à son domicile : 700 grammes de speed, 100 comprimés de MDMA, 36 cristaux du même produit, 15 buvards imprégnés de LSD, 30 grammes de kétamine, ainsi qu'une centaine de comprimés de NPS. L'homme aurait revendu des produits fortement dosés - d'après le laboratoire qui les a analysés - et, selon ses propres déclarations, notamment 2,5 kilos de speed et plus de 200 comprimés d'ecstasy, durant cette période.

Milieus privés

Une autre manière nouvelle et singulière d'attirer du public tout en faisant des événements musicaux des moments exceptionnels et « personnalisés », c'est d'organiser dans des lieux privés, des « concerts/soirées chez l'habitant », ou des lieux privatisés. Un type de fonctionnement qui marche sur la confiance, puisque ces temps festifs/musicaux sont ouverts aux gens qui gravitent autour des protagonistes, mais aussi aux amis d'amis. Les participants à ces événements ont des profils différents des usagers festifs croisés en discothèques pour le recueil de données Trend : ils ont plutôt de 30 à 50 ans, sont salariés dans divers domaines, intermittents du spectacle (musiciens) ou bien bénéficiaires des minimas sociaux.

« Dans un appartement du boulevard X, énorme soirée organisée avec des performances musicales/DJ's toute la nuit. Prix libre pour entrer, bar à dispo. Affluence grande » (notes ethnographiques).

« O. (très engagé dans la production musicale, il est gérant d'un label de musiques indépendantes) organise depuis quelques années des concerts chez lui, dans sa cave, ouvert à son cercle de connaissances » (notes ethnographiques).

Il arrive souvent que la jauge soit limitée. Pour y participer, 3 cas de figure sont alors possibles :

- un prix d'entrée fixe (mais peu élevé),
- un « prix libre » (la personne met ce qu'elle peut),
- un « prix minimum recommandé » (par exemple, 5€),
- la soirée est totalement gratuite (plus rare).

Des consommations de produits ont lieu dans ces espaces festifs privés : l'alcool est bien présent (un bar avec des tarifs bas est mis en place ; des bières sont achetées en grandes quantités par les locataires des lieux ou par leurs amis, pour réduire les coûts) et concernant les substances illicites, c'est principalement du cannabis qui est consommé, mais aussi, plus rarement, des ecstasy, du LSD ou de la cocaïne.



Environnement urbain

Les Hauts-de-France : quelques éléments socio-démographiques¹ :

- 5 départements
- 3808 communes
- 6 006 870 habitants (soit 188,9 hab/km²)
- 2 506 421 ménages composés en moyenne de 2,4 personnes
- 2 506 526 résidences principales parmi lesquelles 19,1% de logements locatifs sociaux
- 200 000 logements parc privé considérés comme potentiellement indignes
- Un revenu médian de 1 582€ par mois, par unité de consommation (soit le plus faible des 13 régions)

Concernant la précarité, la pauvreté, l'exclusion, nous pouvons retenir les chiffres ci-dessous. Ils permettent de mesurer l'ampleur de ces indicateurs

- 296 364 ménages allocataires du RSA

¹ Source : Fondation Abbé Pierre, L'état du mal logement en France 2019 - Rapport annuel 24. Eclairage Hauts-de-France. 2019

- 1 118 000 personnes vivent sous le seuil de pauvreté
- 506 dossiers de surendettement pour 100 000, soit 50% de plus que la moyenne française
- 11,3% de taux de chômage
- Le croisement de plusieurs chiffres laisse estimer à 10 000 environ le nombre de personnes sans domicile dans la région (chiffre 2013, mais cela donne une idée du volume)
- L'hiver 2018-2019, 973 places d'hébergement supplémentaires étaient mobilisées dans le cadre du dispositif d'hiver et du plan grand froid

Les populations précarisées qui consomment de l'alcool ou des produits psychoactifs sur la voie publique sont visibles dans tout l'hyper-centre de la ville (aux abords de la Grand-Place, Place Rihour), mais également, à côté, dans le secteur de la gare Lille-Flandres, ou encore dans le quartier de Wazemmes, où certaines placettes (aux alentours de la place du marché ou devant des supermarchés) sont régulièrement investies par des petits groupes de personnes, le plus souvent de 5 à 10 individus au même moment, principalement des hommes de 35 à 50 ans environ, qui ont l'air de s'être appropriés ces différents lieux en tant qu'espaces de sociabilité et de vie. On y consomme de la bière ou du vin bon marché, plus rarement du cannabis. Certaines scènes ouvertes de consommations d'héroïne et de cocaïne (en fumette ou en injection) sont relatées par les professionnels (entretiens, groupes focaux), ou par d'autres individus, en discussion informelle. Des entrées de bâtiment, de maison, d'immeuble ou de résidence peuvent à ce titre aussi faire office d'espace de vie, de sociabilité ou de consommations.

On note une séparation entre les espaces réservés à la manche et ceux dédiés aux moments de sociabilité entre personnes de la rue. Les sessions de manches sont particulièrement actives, parfois même très insistantes, c'est-à-dire que les personnes concernées ne vont pas attendre et rester immobile mais au contraire vont aller vers les passants, en étant proches physiquement, avec un discours très précis relatant leurs histoires de vie en quelques formules. Rester à une terrasse de café, que ce soit à Wazemmes ou bien dans le Vieux-Lille, pendant une à deux heures, oblige forcément les Lillois à ces types de sollicitations.

A la manière du rapport Trend de Lyon en 2017, nous pouvons affirmer aussi à notre tour qu'à Lille, « l'espace public semble d'ailleurs de plus en plus utilisé comme « gagne-pain » », tant l'activité de la manche peut être perçue comme une vraie activité à temps plein, dont il ne faut pas déranger le rituel et le temps imparti :

« Faudrait qu'on leur file du fric pour qu'ils nous accompagnent faire des démarches ! Si tu leur flingues leur manche pendant une heure, les mecs après ils vont dire : « je fais comment ? Il me manque mes 10 balles, je ne peux pas aller consommer ! Je ne viens pas avec toi ». Donc ils ne vont pas chez le médecin, ils ne vont nulle part » (Groupe focal sanitaire).

A Dunkerque, un Caarud développe le fait que les nombreux travaux réalisés autour de la gare ont engendré un déplacement des lieux de squats, ce qui entraîne des complications pour les services sociaux qui font des maraudes dans ces lieux, pour retrouver les gens, leur fournir du matériel de RDR. Le même Caarud explique ce qui constitue un fait nouveau : plus de fouilles, de zèle (à la limite du harcèlement, selon eux) de la part de la police municipale sur ses usagers ; ces contrôles de gendarmerie se sont aussi focalisés sur les bus de ville en provenance de la gare. A Lille, d'autres centres et usagers de Caarud semblaient rapporter des échos similaires, depuis quelques années (flou légal qui existe à propos de leur zone d'intervention autour de ces centres).

Force est de constater qu'il y a une grande visibilité des consommations de drogues à Lille. Elles sont omniprésentes, et, conséquence logique, de nombreuses traces matérielles de

consommations de produits jonchent le sol : pipe à crack ou seringue usagées, bout d'aluminium, « cul de joint », plaquette vide de médicaments, boîte de méthadone... Des scènes ouvertes ont lieu chaque jour sur la voie publique ou bien sur les quais des métros :

« A la station de métro X, je vois au moins une fois par mois des gens qui tapent du crack ou chassent le dragon dans les escaliers à la cool. C'est quand qu'on ouvre des salles de shoot pour éviter ces conneries ? » (réaction sur Facebook à un article de journal intitulé : « « Une fillette de 5 ans se pique avec une seringue usagée »).



Prévention

Certains professionnels du secteur de la prévention font état de distributions de pipes à crack et/ou d'aluminiums dans des contextes qui ne sont pas habituels : au festival de Dour (Belgique), en stands RDR à la campagne, dans des contextes de soirées festives diverses, ou encore à des personnes qui n'ont pas le profil habituel : par exemple, des femmes, jeunes majeures, insérées, avec une « bonne » présentation de soi ; en somme, des profils qui ne correspondent pas à l'image traditionnellement décrite d'usagers de crack dégradés et désinsérés. A ce sujet, il faut mettre en avant l'important travail de communication de certains Caarud (au niveau régional) qui commence à payer : ils arrivent maintenant à atteindre de nouvelles personnes et à agrandir leurs files actives, à faire bénéficier plus de gens du matériel RDR. Cela peut constituer une explication à ces nouvelles situations ou nouveaux profils de consommateurs.

Concernant la problématique de l'accueil des femmes toxicomanes, il semblerait que de plus en plus de femmes soient présentes dans les centres d'addicto, que ce soit en Caarud ou en Csapa (sources : réunions du Collectif RDR). Ces femmes sont parfois en couple lorsqu'elles investissent les lieux.

En cure et en post-cure, on note la problématique des listes d'attente très longues, des délais d'attente sur plusieurs mois parfois, qui peuvent décourager les usagers. Dans le même ordre d'idée, certains travailleurs dénoncent un accès à la méthadone qui est très long (2 mois de délai) et compliqué, notamment dans certains secteurs de la région comme Valenciennes, Dunkerque ou encore Boulogne/mer. Cette problématique est directement liée à celle du manque de médecins voulant prendre les toxicomanes dans leur patientèle (départs en retraite non remplacés, aspects

interpersonnels des relations, manque de formation initiale). Il existe les mêmes questionnements par rapport aux publics sortants de prison. L'Agence Régionale de Santé est alertée sur ce sujet.

Il également qu'il y a plus de budget réservé à l'acquisition de matériel RDR en Caarud. Cette évolution est sans doute à mettre en lien avec le plus grand nombre de demandes des usagers, ainsi que de partenariats plus aboutis avec d'autres types de structures :

« Chiffres/Stats ? File active ?

De 2016 à 2017 on a doublé le matériel et sur 2018 on repart sur des bases où on va tripler ou quadrupler pour le matériel d'injection et d'inhalation.

Vous attribuez cela à une plus grande action de votre part, une plus grande communication ?

Toutes les petites actions depuis le début qui commencent à porter leurs fruits !

Un partenariat qui commence aussi enfin à fonctionner !

Avec le Csapa ?

Entre autres... ils n'avaient pas l'automatisme de penser à nous, on n'était pas encore bien identifiés. Dans leur manière de voir les choses, ils ont intégré la RDR alors que quand nous sommes arrivés il y a 4 ans, c'était pas compatible.

Pas mal d'orientations de nos collègues de St Omer, de Calais » (Caarud, Calais).

Pour commenter cette citation, il faut comprendre que plusieurs sources faisaient état des difficultés à communiquer et à entreprendre des actions communes entre professionnels de Caarud et de Csapa. Certains dénonçaient le fait que ces deux entités n'avaient pas les mêmes objectifs, ne parlaient pas le même langage. Mais depuis peu, on peut entendre de la part de sources distinctes parmi les travailleurs sociaux que des liens de plus en plus étroits sont en train de se mettre en place. Le travail d'inculcation de la « philosophie » de la RDR par les Caarud auprès des Csapa semble doucement porter ses fruits.

Notons aussi la poursuite du dispositif de « RDR à distance » (porté par un Caarud lillois et débuté en 2017), qui permet aux usagers situés loin des Caarud de bénéficier de l'accès à du matériel de réduction des risques (RDR) par courrier directement à leur domicile. L'idée de départ est de pouvoir les rapprocher, autant que faire se peut, de ces structures à moyen terme. Objectif difficile à atteindre selon une des éducatrices référentes de ce projet (contactée par téléphone lors de la rédaction de ce rapport), la recherche de l'anonymat restant une priorité pour ces usagers cachés. La file active de ce dispositif était de moins de 10 personnes en 2017. En 2018, 18 personnes (vivant en métropole lilloise, ou ailleurs en région, comme dans le bassin lensois, par exemple) était recensées, mais il faut aussi préciser qu'un usager parmi ceux-ci commande tous les mois de façon systématique pour 11 autres personnes de son réseau de connaissances (ce qui amplifie de facto le volume de cette file active, mais sans pouvoir identifier ces personnes-là). Les usagers qui bénéficient de cette prestation sont principalement des injecteurs (envois, en proportions égales, de « Kits + » et de seringues couleurs) et des inhaleurs (envois de feuilles d'aluminium et de pipes à crack) de drogues illicites (cocaïne/héroïne). Parmi ces injecteurs, il y a notamment un « slammeur² » (produits consommés non renseignés) et un autre qui consomme de la kétamine de cette façon (sur le mode de l'expérimentation).

En dehors du matériel déjà cité, l'action propose également d'envoyer des champs de soin, des filtres-toupies, qui sont tous deux sollicités en grand nombre ; par contre les « roule-ta-paille » sont assez peu demandés, signe tangible d'une tendance faible à la consommation en sniff chez ces populations de consommateurs. Le bicarbonate de soude est envoyé depuis peu (fin 2018/début 2019) : il semblerait que ces bénéficiaires se soient mis à l'utiliser plus qu'avant, pour leur préparation de cocaïne basée, au détriment de l'ammoniaque. Enfin, notons aussi que 94 colis contenant du matériel avaient été envoyés en 2018 et que 140 entretiens avaient été menés avec ces usagers, afin de leur prodiguer des conseils de réduction des risques.

Enfin, nous a été évoqué l'existence, depuis début 2017, d'un dispositif d'hébergement (financé

² Slam = Pratique de consommation de drogues par injection intraveineuse dans un contexte sexuel

par la Mildeca) : « RAJIL ». Il est chapeauté par un Caarud de Boulogne-sur-Mer. Il permet de mettre à disposition à 4 consommateurs dépendants (plutôt âgés de 30 à 40 ans comme le précise l'éducateur en entretien) une maison du centre-ville, avec pour objectif premier, un logement stable (pendant plusieurs mois) et la possibilité d'y consommer des drogues ; du matériel stérile est fourni et un suivi de professionnels est en place.

Sanitaire

On relève une présence importante de personnes atteintes de troubles psychiatriques parmi les publics consommateurs de produits. Beaucoup de sources le soulignent : les professionnels de Caarud présents lors des réunions du Collectif RDR, les médecins lors des réunions d'intervisions, les éducateurs d'un Caarud lillois ayant rempli un questionnaire bas-seuil Trend, les professionnels ayant participé au Groupe focal sanitaire, plusieurs articles de presse ainsi que la section addiction de l'hôpital de Maubeuge (cité dans la presse). Les types de troubles psychiatriques qui sont cités sont : la schizophrénie, la bipolarité, les troubles cognitifs, les hallucinations auditives ou encore la phobie sociale. Ces problématiques psychiques seraient causées plus spécifiquement par un usage régulier de cocaïne, d'héroïne ou encore de cannabis. L'augmentation de la disponibilité et des usages de cocaïne actuellement ne font qu'amplifier ces phénomènes. Les troubles cognitifs et plus précisément les syndromes de Korsakoff (troubles de la mémoire) sont quant à eux liés à un usage abusif d'alcool. Les profils d'individus qui sont atteints par ces troubles sont très divers, en termes d'âge ou de conditions sociales ; il est difficile pour nous de dresser ici un portrait-type avec les données dont on dispose.

« Les troubles psychiques sont beaucoup plus présents, avec la cocaïne beaucoup plus compliqué... Tout le monde est un peu perdu » (Groupe focal sanitaire).

« Les hospitalisations en unité psychiatrique il y a 10 ou 15 ans oui c'était assez courant mais aujourd'hui c'est beaucoup plus complexe ou alors si ça arrive, c'est très rapide niveau délais. La notion de « troubles psy » est devenue difficile à apprécier. S'il y a une addiction, c'est direction Csapa » (notes de réunion d'intervention, Lomme).

Il est aussi relevé par une professionnelle d'un Caarud de la région une notion intéressante : le fait de stopper ou de diminuer une consommation de drogue peut engendrer un dérèglement de la stabilisation psychique créée justement par ces usages dans le temps :

« On a eu des cas très flagrants de profils psychotiques avec de grosses tendances parano ; ce monsieur est un gros consommateur, injecteur, mais quand il passe en soin, ça avait été vachement compliqué parce que les symptômes, quand il arrêtait ou freinait ses consommations, explosaient et la paranoïa prenait toute la place ! Et ça devenait complètement ingérable ! Du coup, il rebasculait dans la consommation et là, ça se calmait ! » (Caarud, Dunkerque).

Comme nous allons le voir dans le chapitre réservé à l'alcool, il y a une augmentation des prises en charge pour l'alcool en tant que premier produit problématique, notamment chez des individus âgés/retraités/séniors.

Sur une autre thématique, l'accès à des statistiques sur les décès liés aux drogues peut se faire via le dispositif DRAMES (derniers chiffres : 2017).

Pour l'année 2017, au niveau national, les faits marquants sont les suivants³ :

- stabilisation du nombre de décès liés à la méthadone et légère diminution du nombre de décès liés à la buprénorphine avec une incidence des décès 8 fois plus élevée avec la méthadone qu'avec la buprénorphine,
- forte augmentation des décès liés à la cocaïne, qui dépassent pour la première fois les décès par héroïne,

³ Source : *Décès en Relation avec l'Abus de Médicaments Et de Substances - Principaux résultats enquête DRAMES 2017*

- stabilisation des décès liés à l'héroïne,
- légère diminution des décès liés au cannabis et légère augmentation des décès liés aux amphétamines,
- stabilisation des décès par opioïdes licites (hors MSO) mais avec une forte augmentation des décès liés à la pholcodine et dans une moindre mesure au tramadol et une diminution des décès liés à la codéine et à l'oxycodone,
- stabilisation des décès NPS dans lesquels 4 molécules sont impliquées pour la première fois en 2017 : 25I-NBOMe, carfentanil, U-47700, 4-méthylpentédrone.

Au niveau local, à la question de savoir s'il y a eu des décès à déplorer dans les files actives des centres lillois (ou régionaux) en 2018, voici les réponses qui ont pu être obtenues dans le recueil de données Trend :

- Un Caarud lillois affirme dans le questionnaire bas-seuil Trend : « Deux décès chez des gens de 30 ans environ (dont un suicide) »
- Un Caarud de Calais nous informe lors d'un entretien avec l'équipe éducative : « Un gars qui venait y'a deux ans et on a su qu'il était décédé d'une OD. Benzos + alcool et il se serait endormi ; c'est une « fausse route » : il s'est endormi, il a vomi et il a aspiré... il s'est étouffé. On a eu un suicide, aussi. Un gars qui était venu deux fois ici. Il s'est pendu au foyer du CHRS. Il était profondément dépressif »
- Un Csapa lillois (entretien Trend) recense aussi un décès : « Un homme qui « bouloittait » des médocs, tout ce qu'il pouvait trouver... On l'a eu chez nous le temps d'un sevrage benzodiazépines puis il a été envoyé à l'hôpital pour terminer ce sevrage. Et à l'hôpital il a rencontré un consommateur d'opiacés, il a essayé une fois et il en est mort d'une OD... Il avait 19 ans »
- Enfin, début septembre, une source journalistique (actu.fr) évoque le chiffre de 4 décès de personnes à la rue, à Valenciennes, en 2018

Enfin, l'année 2018⁴ a aussi vu l'apparition du Nalscue (naloxone) dans les Caarud pour mieux faire face et traiter les cas de surdosages aux opioïdes (dépression respiratoire), dans l'attente d'une prise en charge ultérieure par une structure médicalisée.

Répression

Au sein des Hauts-de-France, les médias locaux font continuellement état d'arrestations et de saisies de réseaux de trafics de stupéfiants, tout au long de l'année. Pas uniquement dans des villes importantes, mais aussi dans des zones très disparates de la région, parfois dans des secteurs peu densément peuplés.

Dans les affaires de presse, lors du Groupe focal répressif et dans des discussions informelles avec des éducateurs (ceux qui font des maraudes près des scènes ouvertes de « spots » de deal), il est relevé la jeunesse de certains vendeurs de rue (ils ont parfois 11/12/13 ans). L'évolution par rapport à il y a quelques années, c'est que ces jeunes individus n'ont plus seulement des rôles minoritaires dans l'organisation du trafic : ils le gèrent parfois eux-mêmes, comme dans l'exemple de ce jeune de 14 ans, interpellé à la fin du mois de mai à Boulogne-sur-Mer, qui dirigeait plusieurs revendeurs liés à un trafic de cannabis, cocaïne et héroïne.

Deux tours situées à Lille sud ont été particulièrement surveillées, afin d'arrêter les réseaux qui y

⁴ L'ANSM a délivré une autorisation de mise sur le marché (AMM) pour la spécialité Nalscue (naloxone 0.9 mg/0,1 ml) le 28 juillet 2017

séviennent depuis des années, mais sans succès, puisque les trafiquants ont repris par la suite.

Les trafics repérés dans la presse sont surtout destinés au marché local, mais on constate aussi parfois des trafics de drogues en transit, en provenance des Pays-Bas et à destination de l'Angleterre principalement. La palette de produits repérés dans ces affaires est vaste : cannabis, amphétamines, méthamphétamine, kétamine, méthadone, héroïne, cocaïne et MDMA/ecstasy. L'une de ces affaires, datée du 2 août 2018, est remarquable par la diversité des produits qui ont été retrouvés : un quinquagénaire (originaire de Glasgow) vivant en banlieue de Londres, chauffeur d'autocars touristiques de métier, devait acheminer des drogues d'Amsterdam vers Londres.

« Il est prêt à embarquer vers l'Angleterre, quand deux douaniers effectuant le contrôle des véhicules découvrent dans son coffre, sous la banquette arrière et les sièges avant, plusieurs sachets thermosoudés et un bidon. La voiture est chargée de drogues: 39 kg de résine de cannabis, 5 kg d'herbe de cannabis, 5 litres d'amphétamine liquide, 11 kg de kétamine et 6 kg de MDMA, d'une valeur marchande de 705403€, sont saisis » (La Voix du Nord, 9 août 2018).

Parmi les centaines d'affaires d'arrestation recensées, on peut notamment souligner une affaire symptomatique de l'économie des drogues actuellement : dans une petite localité près de Saint-Omer, au mois d'avril, a eu lieu une saisie de 700 g de speed, 100 comprimés d'ecstasy, 100 g de cannabis, 36 g de MDMA, 15 cartons de LSD et 30 g de kétamine, ainsi que la somme de 1300€ en liquide et du matériel pour conditionner les drogues.

« Durant sa garde à vue de 96h, l'individu, âgé de 34 ans, a reconnu un trafic sur plusieurs mois. Il a indiqué aux policiers avoir réalisé un crédit pour l'achat des drogues à un fournisseur pour 10000 €, avec une revente estimée entre 27 et 30000€ » (La Voix du Nord, 1 avril 2018).

Cette affaire semble en effet bien illustrer l'existence de deals multiproduits (et non pas polarisés sur un ou deux seuls types de produit) qu'on remarque beaucoup dans les affaires de presse, et ce, même dans un petit village du Pas-de-Calais. Avec, de plus, des investissements importants réalisés et donc des enjeux financiers forts.

A l'occasion d'un nouveau plan antidrogue pour la Métropole lilloise, et simultanément à la création de la PSQ (Police de Sécurité au Quotidien), on a vu se mettre en place la FRI (Force de Réponse immédiate), courant février 2018 :

« La FRI se compose de seize policiers, déjà choisis. Basée à l'hôtel de police de Lille-Sud, elle pourra intervenir partout dans l'agglomération lilloise. Réactivité et mobilité seront deux maîtres mots. La FRI se concentrera sur un secteur avant de passer à un autre. Elle mènera des enquêtes courtes pour des résultats rapides, visibles de la population » (presse régionale, février).

Les forces de l'ordre misent beaucoup aujourd'hui sur plus de comparutions immédiates, et moins d'affaires sur le long cours : ils ne bénéficient pas des budgets, du temps et des moyens humains nécessaires pour faire des enquêtes longues. Les comparutions immédiates leur permettent de classer plus vite les affaires, vu que celles-ci se multiplient. Ainsi, pour être plus efficaces et plus au fait de la manière dont une partie des trafics s'organisent actuellement, il y a davantage d'intérêt porté par les policiers aux sites/applis tels qu'Instagram, Snapchat, What's App (notion de livraisons à domicile, rapides et efficaces), plutôt qu'aux écoutes téléphoniques, jugées trop chronophages.

Marché des drogues/deal/trafics

Les cas d'individus agissant en qualité de « nourrice » se multiplient encore et toujours. Même si aucun chiffre officiel n'est disponible, on voit bien, dans la presse régionale et dans les entretiens avec les forces de l'ordre, que les affaires concernant les nourrices sont nombreuses. Deux modèles/profils apparaissent :

- La personne vulnérable/désargentée/non consommatrice de produits (non liée au réseau)

- La personne usagère de drogues, pour financer sa consommation (liée au réseau)

Parfois ces modèles se mélangent : il est question dans la presse, par exemple, d'une même affaire où des mères de familles choisissent de devenir nourrice, l'une parce qu'elle n'a plus d'argent pour subvenir à ses besoins et à celui de ses enfants et l'autre pour financer sa dépendance au cannabis.

Les livraisons de drogues semblent avoir pris encore de l'ampleur : beaucoup de dealers privilégient maintenant le fait de se déplacer vers les clients plutôt que de les attendre à un point fixe. Avec une notion importante de « deals multiproduits » dans ces réseaux de reventes (plus qu'avant) : une diversification de l'offre, pour attirer un maximum de clientèle. Accompagnant cette offre plus large, la livraison, le service à domicile permettent de faire prendre aux clients moins de risques et donc de les fidéliser. A une échelle plus large, on relève de nombreuses affaires qui concernent des chauffeurs routiers d'Europe, voire du monde entier, qui sont interceptés avec des produits stupéfiants dans leur véhicule. 5 affaires ont pu être répertoriées dans la presse locale, avec différentes drogues retrouvées (cannabis, héroïne, cocaïne), en grandes quantités (plusieurs centaines de kilos). Ainsi, retenons les aspects transfrontaliers du trafic (surtout pour l'héroïne et la cocaïne) ; dans une de ces affaires, par exemple, un rdv est pris sur un parking entre Wattrelos (France) et Mouscron (Belgique), mais toujours côté français.

Nous avons (encore) pu l'entendre lors du Groupe Focal Répressif, de plus en plus d'individus venus de toute la région (Lensois, Audomarois, Côte d'Opale...) viennent soit intégrer un réseau à Lille dans l'idée de gagner de l'argent rapidement, soit acheter en quantité assez importante pour la revendre plus cher là-bas et se faire un large bénéfice, soit financer sa consommation en se faisant éventuellement un petit bénéfice.

« Pour certains produits, comme l'héroïne et la cocaïne, on sait que le Pas-de-Calais vient beaucoup chez nous. Des gens de St-Paul sur Ternoise, par exemple... »

Oui, le Pas-de-Calais, l'Audomarois, la Côte d'Opale.

Parce que y'en a là-bas, mais c'est plus de l'herbe.

Oui et puis c'est plus cher, ils préfèrent faire 50 bornes.

La grande résidence à Lens, c'est le double des prix.

A Lens, ils ont très peu d'héroïne et de cocaïne.

Ils ne sont que quelques-uns à en vendre.

Quand on fait un mec avec 15/20 g d'héroïne en détention, et qu'il vient de Douai... qu'est-ce qu'il va faire avec ? Il va le revendre là-bas » (Groupe Focal Répressif).

A ce titre, on peut affirmer que le phénomène de l'usage-revente explose en ce moment. Ces tendances concernent une vaste palette de produits, mais plus particulièrement l'héroïne, la cocaïne et le cannabis. Et on comprend bien en lisant l'extrait ci-dessus que certains de ces vendeurs peuvent ainsi pallier – momentanément - à une (quasi) absence d'un certain type de drogue dans un secteur donné, dans d'autres localités moins importantes de la région.

Dans la presse ou en groupe focal, on relève semble-t-il davantage de saisies d'ecstasy, même si cela reste très marginal par rapport aux volumes saisis d'héroïne/cocaïne et surtout de cannabis : exemple des 3000 cachets saisis à St André lez Lille, courant mars.

Il semblerait que les acquisitions de drogues via le dark et soient de plus en plus nombreuses. Il peut s'agir soit de simples usagers (éventuellement vendeurs à l'occasion), soit de dealers à plus ou moins grande échelle. Une affaire importante a été dévoilée dans la presse, qui relate qu'une mère de famille d'Armentières (28 ans, sans casier judiciaire) s'est lancée dans la gestion d'une plateforme d'achat de diverses drogues, avec un réseau étendu jusqu'à Marseille, soit 3000 membres, et ce depuis 2015.

Lors du Groupe focal répressif, il a été dit que les affaires liées à des cultures de cannabis sont de plus en plus importantes, avec des volumes saisis qui vont en augmentant (les chiffres ne sont pas disponibles). Nous revenons sur les caractéristiques de ce phénomène dans le chapitre « Cannabis ».

La présence d'armes dans les réseaux de vente de stupéfiants est décrite comme étant toujours aussi grande (dans les affaires de presse particulièrement) : notamment dans une affaire datée de février, où des membres du RAID ont saisi à Lille et Mons-en-Barœul un véritable « arsenal de guerre » (expression utilisée par un journaliste) : un pistolet-mitrailleur Skorpion, trois fusils à pompe, quatre pistolets, un revolver, des dizaines de cartouches de calibre 9 et 7.65 mm, ainsi qu'une imitation de fusil d'assaut.

Enfin, on relève, plus rarement, des notifications de trafics de drogues rares à Lille ou en région : dans une même affaire, de l'opium et de la méthamphétamine. Ou bien dans une autre affaire, 9 kg de « spices », herbe de cannabis de synthèse, saisie liée à la présence concomitante de 7 kg de cannabis.

Approche par produit

ALCOOL

L'alcool, premier produit problématique, notamment en milieu précaire

Fait nouveau : les files actives de nombreux Csapa tendent vers une évolution où l'alcool devient le premier produit problématique ; les individus dont la consommation d'alcool nécessite un suivi en Csapa composent la majorité des usagers accueillis en Csapa. Il peut s'agir de gens qui ont toujours eu l'alcool comme consommation problématique, sans autre dépendance originelle (primo-alcooliques) ou bien d'un transfert de dépendances, comme par exemple, un arrêt de l'héroïne suite à une mise sous traitement méthadone, suivi de consommations d'alcool excessives et régulières.

Cette multiplication des demandes de prise en charge engendre une grande attente pour les usagers désireux de rentrer dans un protocole de suivi, des listes d'attente importantes sont relevées, avec plusieurs semaines de latence.

Les Caaruds sont nombreux dans la région et n'ont pas tous les mêmes manières de fonctionner. Ainsi, certains vont permettre l'usage d'alcool au sein de la structure, d'autres non. Ceux qui ne l'autorisent pas vont voir leurs usagers s'adonner à des alcoolisations massives et rapides devant leur centre, avec comme conséquence, un collectif perturbé. Ceux qui l'autorisent vont permettre aux usagers de déposer leur alcool dans un frigo et cela a tendance à créer des échanges autour de cette thématique. Aussi, une alternative est trouvée par certains centres qui permettent à l'usager de poser sa bière au frigo, le temps de son passage, puis il doit la consommer dehors.



Milieus festifs : des discours convergents sur des cas de dépendance, un marketing très poussé

En contextes festifs, nous avons pu entendre beaucoup de témoignages qui vont dans le sens d'une grande difficulté à se passer de l'alcool au quotidien. Il est de plus en plus fréquent



d'entendre verbaliser le fait d'avoir du mal à contrôler sa consommation d'alcool et de nombreuses volontés de diminuer voire d'arrêter l'alcool ont été émises. Des problèmes gastro-intestinaux sont relevés ainsi que des troubles psychiatriques cognitifs, des syndromes de Korsakoff, directement dus aux abus d'alcool.

Dans tous les milieux, on note la poursuite de consommations solitaires, chez soi, dans les bars ou bien dans la rue. La présence généralisée de nombreux bars (et épiceries de nuit), à Lille particulièrement, rend la visibilité de l'alcool très grande, les prétextes pour aller « boire un petit coup » sont facilités. La sociabilité autour d'une consommation d'alcool apparaît comme un vecteur culturel historique dans le Nord de la France. Elle devient la norme sur laquelle viennent se greffer des déviations à celle-ci. A tel point que des réactions étonnées/amusées (de la part des autres clients ou même des barmans, dans des lieux intimistes) sont largement entendues lorsqu'une personne décide de commander un soft (ou boit de l'eau) plutôt qu'une bière. Florilège (non-exhaustif) : « Ah t'es au soft toi ? », « Ah t'es à la flotte toi !? », « Ah, ça va, t'es sûr ? », « Ah, tu as besoin de sucre ? », « ah, t'as fait fort hier soir ? »...

Il faut ajouter à cette tendance le fait que des marques d'alcool (alcool fort, bière, spiritueux...) peuvent être des partenaires

d'événements musicaux/culturels. Ils prennent une place de plus en plus importante dans l'économie de l'alcool, en proposant des opérations promotionnelles spéciales, des dégustations et des tarifs spéciaux, pour apporter plus de visibilité à la marque et à ses produits. Cette présence peut prendre différentes formes : soit l'événement prend le nom de la marque (et il y a gratuité de l'ensemble de la manifestation, transport, parfois vers un lieu secret et entrée gratuite, comme vu sur la photo ci-jointe), soit un bar VIP est présent en marge du bar habituel du lieu (ce sont les invités du concert qui ont droit à un coupon de dégustation), soit la marque a l'exclusivité des ventes d'alcool de la soirée (comme ce fut le cas lors de la *Boiler Room* à Roubaix, que nous évoquions précédemment).

CANNABIS

Marché

En métropole lilloise et dans toute la région, on recense toujours autant de trafics de façon continue : le groupe focal répressif est l'occasion de réentendre le foisonnement des réseaux de reventes de stupéfiants existant, et les revues de presse faites dans le cadre de Trend s'avèrent toujours plus volumineuses (et en gardant en tête que ces nouvelles ne sont qu'une partie de la réalité). Dans la presse particulièrement, on remarque à moult reprises que les personnes engagées dans des trafics (de cannabis surtout mais aussi d'autres drogues, comme la cocaïne ou l'héroïne) avancent comme argument principal au tribunal le fait de s'être lancé dans ces réseaux illégaux pour pouvoir pallier à des difficultés financières (dettes diverses, difficultés à joindre les deux bouts pour sa famille).

Les cultures de cannabis paraissent encore plus nombreuses qu'avant. Il n'y pas particulièrement d'évolutions majeures à propos de leurs caractéristiques, qu'il est opportun de rappeler ici :

- Nécessitent peu d'investissement
- Des sessions de culture de 2 à 3 mois

- Prennent place bien souvent dans des localités situées à l'extérieur de Lille (pour plus de discrétion)
- Importance de l'achat du matériel en boutique et notamment du choix de l'engrais, par rapport au rendement
- Importance des tutos trouvés sur internet
- Des trafiquants hollandais qui fournissent aux trafiquants lillois/français tout le nécessaire pour s'insérer rapidement dans un réseau de revente de cannabis : matériel, infrastructure, moyens techniques...
« Ils relèvent les connexions importantes entre Lille et certaines villes hollandaises comme Amsterdam ou Rotterdam. Faire des allers-retours à Rotterdam puis revenir à la frontière, où des mules sont chargés de passer pour alimenter les vendeurs/le marché lillois. X dit : là-bas vous pouvez avoir quasiment tout clé en main. Exemples : une voiture avec des caches aménagées, un hangar pour faire pousser du cannabis avec tout qui est automatisé. Y évoque à ce sujet l'existence de machine complètement automatique (13000€) qui permet de découper les fleurs de cannabis une fois qu'elles ont poussées, sans devoir faire appel du coup à des petites mains/du personnel » (notes de réunion avec la Police Judiciaire de Lille)
- Des individus qui résident dans les Hauts-de-France
- Lorsqu'une arrestation a lieu, ce sont bien souvent des raisons extérieures qui permettent de localiser les suspects : de nombreux cas d'incendies électriques, des dénonciations du voisinage qui font suite à des repérages d'odeurs suspectes, ou encore des rixes conjugales qui nécessitent une intervention des forces de l'ordre, ce qui mène à la découverte de la culture de cannabis
- On remarque que dans certaines affaires de saisie, les producteurs ne sont pas identifiés (on ne fait pas le lien avec eux ou bien ils ont déserté volontairement les locaux avant l'intervention)

Les secteurs qui ont majoritairement été l'objet de saisies/arrestations par rapport à des cultures de cannabis ou qui ont été cités lors du groupe focal répressif comme étant des zones actives sont : Roubaix, Tourcoing et le Douaisis.

Usage et usagers

Pas de changement.

Fait marquant, en 2017-2018, le recueil de données Trend a pu recenser (surtout lors de discussions informelles) au moins 6 cas d'usagers contrôlés positifs au cannabis au volant. Ce sont tous des hommes, âgés entre 30 et 40 ans, insérés (la plupart ont une activité professionnelle stable). L'un d'entre eux affirme même avoir perdu son emploi suite à ce test. Aucun d'entre eux n'a pour autant arrêté sa consommation de cannabis, et même si certains ont « levé le pied » pendant un temps, ils ont fini par reprendre après.

Modes d'usage

Nous avons pu dénombrer plus d'usages de cannabis sur un mode ingéré : en space-cake, avec du lait ou dans du thé/chai, avec même, chose inédite, une première notification d'un usager disant manger directement les têtes de cannabis ! On peut émettre l'hypothèse que de telles pratiques sont à mettre en lien avec l'expansion de la cannabiculture : les usagers ont plus de stocks à disposition immédiate et peuvent rentabiliser l'ensemble des parties (branches, feuilles, fleurs, pollens) de la plante, une fois arrivée à maturation.

Le liquide de THC consommé dans une cigarette électronique est une pratique qui paraît aussi en augmentation ; il y a de plus en plus de gens qui « vapotent ». Avec une notion de savoir-faire qui émerge par rapport à la fabrication personnelle (« artisanale ») du liquide de THC, par certains

processus d'extraction (cf. encadré ci-dessous). Un Caarud évoque les manifestations de cet engouement actuel :

« Des débats techniques à propos de la fabrication du liquide pour cigarettes électroniques à base de cannabis. Une dizaine de personnes de la file active a dû expérimenter en 2018, et ce, spécifiquement en 2018. Il y a des demandes de conseils, c'est une pratique qui se démocratise » (QBS, Caarud Tourcoing).

A travers cet usage en vaporisation, les usagers vont vraiment chercher à s'appropriier le matériel et la technique, afin d'ajuster comme bon leur semble leur pratique à une recherche d'effets spécifiques :

« On est vraiment sur des connaisseurs et sur l'envie de : « non je ne veux pas mettre de tabac dedans parce que le tabac c'est pas bon, donc je vais le vaporiser », pour avoir la sensation avec le cannabis, quoi [...] Même en termes d'effets, quand c'est vaporisé, selon la température à laquelle c'est chauffé, il y en a qui vont chercher un effet euphorisant, d'autres vont être, pour les plus âgés, à vouloir soulager des douleurs » (Educateur Caarud, Groupe focal sanitaire).

Enfin, certaines stratégies de diminution ou de minimisation de la consommation ont pu être mises à jour :

- ne fumer qu'en contexte festif
- ne fumer qu'en contexte de voyage en Hollande (à Amsterdam très souvent)
- fumer des joints peu dosés (idée de « cigarette aromatisée », déjà développée dans un ancien rapport Trend),
- fumer moins de joints quotidiennement mais en faire des plus dosés,
- ne prendre que deux taffes sur le joint d'un autre usager (consommation opportuniste limitative).

La fabrication du shit et l'extraction du cannabis pour la consommation en cigarette électronique (extrait d'entretien avec Bruno, 35 ans, intermittent du spectacle) :

Oui mais il faut savoir que quand tu fais 500 g de beuh tu peux faire... 50 g de shit de très bonne qualité.

Et tu saurais en fabriquer toi ?

Oui.

Comment tu fais ça ? Est-ce que tu en fais en ce moment ?

Oui ça m'arrive...

Tu peux expliquer le procédé en quelques étapes ?

C'est pas compliqué : un bon tamis et c'est parti, j'ai envie de dire ! En gros y'a deux méthodes : extraction à l'eau ou extraction à sec. À l'eau : tu prends un seau dans lequel tu as plongé un filtre qui tapisse le fond de ton seau et après il a tout une partie caoutchouteuse qui remonte le long mais ça va être filtré dans le bas de ton seau. Tu as ton eau qui est bien froide, tu balances des glaçons et tu mets soit tes têtes, soit tes résidus, parce que moi je sais qu'en général les têtes je les fume t je fais une bonne manucure, les grosses feuilles je les enlève et je garde que les toutes petites feuilles....

Donc le shit tu le fais avec ?

Les feuilles. 10 jours avant la récolte, j'enlève les grosses feuilles qui ne sont pas du tout résineuses, à la récolte j'enlève toutes les petites feuilles qui elles sont pleines de résine et c'est avec ça que je vais faire du hash. Donc à l'eau, c'est au moins 15 jours ou 3 semaines de séchage, avec de l'eau bien fraîche, patate de glaçons dedans, tu mets tes feuilles, tu prends une perceuse dans lequel tu as mis un mélangeur à béton et tu touilles pendant ½ heure, tu fais un préfiltre pour enlever les feuilles et après tu prends des tamis de différents gabarits et tu vas filtrer... on va dire que la base est entre 180 et 250 microns. En dessous de 180 microns, t'as quasiment plus d'impuretés. Et après en fonction de comment tu vas retamiser en dessous de tes tailles de

tamis... faut savoir qu'il existe 3 tailles de trichomes : entre 120 et 200 microns, ce sont plus des choses qui vont plutôt être fortes en goût mais pas trop en défonce, par contre quand tu es entre 25 et 60 microns, c'est l'inverse. Les microns mesurent la taille, par exemple 250 microns ça veut dire que tu as 250 microns mètres entre les deux branches de ton filet.

Et donc après tu obtiens quasiment le produit fini, il faut juste l'agglomérer, c'est ça ?

Oui, alors quand tu le fais à la flotte, tu le mets dans ton dernier filtre, tu attends que ça passe et tu obtiens une sorte de bouillasse que tu laisses sécher. Et quand tu le fais à sec par contre : tu prends un seau sur lequel tu mets ton tamis avec un élastique, tu mets toute ta weed dessus, tu remets une autre toile imperméables, tu prends des baguettes et tu frappes et ça va passer dans le tamis. Et soit tu peux agglomérer à la main, soit en chauffant, soit un bain-marie...

Oui donc c'est pas si compliqué. Donc tu m'as dit qu'il y avait un ratio de 1 à 10 (50=50) ?

Oui pour avoir de la très bonne qualité, si tu prends de bonnes feuilles de manucure, tu peux espérer faire 10%. Nous la dernière fois on a sorti 14 g pour 110 g de manucure. En sachant qu'il y a une partie qu'on n'a pas mise. Après ce qui est intéressant c'est quand tu fais sur de la quantité et que tu as le temps, de le faire en 3 fois : un 1er passage où tu frappes très peu, le 2ème un peu plus et le 3ème où tu frappes beaucoup. Et tu sais que dans ton 3ème passage tu vas avoir plus de résidus que dans le 1er. Donc sur les 3 frappes, toutes qualités mélangées, si tu fais 25% de hash, c'est que tu es déjà sur une bonne plante. Après tout ce qui est afghan, Ketama, Higha, ce genre de choses, souvent ce sont des particules qui sont en dessous de 100 microns. On avait regardé et dans les fermes marocaines, en fonction de là où ça vient et des tamis qui sont utilisés, ils ne portent pas le même nom. [...]

La consommation en vaporisateur ?

Ouais, carrément.

Tu t'es déjà renseigné sur les prix, sur les conditions de pratique du truc ?

Oui j'ai déjà essayé pas mal de trucs, ce qu'ils appellent les bangs électroniques ou les pipes ou les vaporetto... C'est plus ou moins convaincant en fonction des modèles, mais là, le gros pari ce serait plutôt de... toujours dans ce côté autonomie de la consommation... c'est que la glycérine étant un cordon de la glycérol et le glyphénol qui sont les deux principaux éléments des liquides des cigarettes électroniques sur des corps gras, le THC est attiré par des corps gras et donc l'idée ce serait : comment transférer son THC directement dans sa glycérine ?

D'accord, donc d'abord trouver de la glycérine...

Oui je sais pas comment... ça ne doit pas être compliqué. [...] Donc oui, trouver une glycérine base et un glyphénol base et après faire mes tests et mes mélanges, quitte à ce que ça me prenne du temps et de l'expérience. Voilà, je suis de deux parents enseignants, j'aime pas l'école, mais j'aime bien le... J'aime pas la manière dont on est formé mais j'aime me former, j'aime l'expérience par moi-même... et me dire que j'avais faire un truc qui me correspond. Après, c'est plus l'enjeu de me dire « je l'ai fait », mais est-ce que ça va marcher ou est-ce que plus tard je repasserai par un truc plus commercial... non, c'est plus : j'essaie et si ça marche, tant mieux, si ça ne marche pas, on trouvera une autre alternative.

Perception

On constate qu'en comparaison avec d'autres drogues, les usagers de cannabis ont tendance à s'approprier ses effets et à y mettre du sens, notamment par rapport au fait de soulager des douleurs diverses. Dans les représentations de certains usagers, le cannabis devient largement une sorte d'automédication, pour leur dos douloureux, pour leur genou convalescent, une entorse de la cheville, pour leurs douleurs dentaires, les problèmes de peau... ou bien encore en remplacement/complément d'un traitement médicamenteux déjà existant (idée de régulation d'un médicament par le recours au cannabis).

A ce sujet, une affaire remarquable – symptomatique d'un certain nombre de cas d'usagers français pour qui la frontière entre le récréatif et le thérapeutique est fine - fut présentée dans un média local : un couple du Douaisis a été condamné par le tribunal parce qu'ils consommaient du

cannabis, selon eux « à des fins thérapeutiques ». « *La prévenue souffre du syndrome "Nail Patella", "maladie génétique qui atteint les ongles, les genoux, les coudes et les ailes iliaques", a avancé l'association "Norml", favorable à la légalisation du cannabis, qui l'a soutenue* ». Comme ce couple n'a évidemment pas pu avoir d'autorisation pour posséder et utiliser ce produit dans cette optique-là, ils avaient décidé d'autonomiser leur pratique, en faisant pousser de l'herbe de cannabis chez eux (4 plants). « *Ma cliente est malade, elle se soigne au cannabis* », avait réagi leur avocat, pour leur défense.

Dans un autre ordre d'idée, un éducateur de Caarud a eu une réflexion lors du Groupe focal sanitaire qui mérite d'être mise en avant : la médicalisation de la pratique du cannabis (c'est-à-dire son usage et les représentations qui y sont liées, pour un individu donné). Ainsi, il relève le fait qu'on entende davantage parler actuellement de personnes qui appellent pour un « sevrage cannabis », surtout des parents qui contactent des centres d'addicto pour leurs enfants. « *Il y a déjà une commande de soin dès le départ de l'entretien. C'est présenté comme une maladie et l'idée c'est de voir un médecin pour avoir un traitement* », dit-il.

Conséquences

Plus de cas de palpitations cardiaques et de problèmes respiratoires semblent relevés (il faudrait creuser un peu plus ces aspects qui ne sont pas assez triangulés par les données Trend).

OPIOÏDES

Héroïne

Marché

Il y a quelques évolutions notables :

Tout d'abord, le prix au gramme de l'héroïne semble encore descendre, si bien que le prix par défaut de 20€/g est de plus en plus contesté par des témoignages de tarifs qui tournent plutôt soit entre 10 et 15€, soit à 15€.

Puis, on constate qu'il y a plus de notifications (témoignages d'usager, affaires de presse, groupes focaux, entretiens avec les professionnels) de systèmes de livraisons à domicile concernant ce produit en 2018. A titre d'exemple, une affaire importante a été relayée par la presse début septembre : un réseau de trafiquants, interpellés à Tourcoing avec 2 kilos d'héroïne, livraient de l'héroïne sur l'ensemble de la métropole lilloise, avec pas moins de 150 clients réguliers recensés.

Des liens sont clairement établis entre Lille et des villes hollandaises importantes, comme Amsterdam ou Rotterdam, et ce depuis plusieurs dizaines d'années : concernant les trafics de drogues, il y a de vraies connections entre Lille et la Hollande. Mais aujourd'hui, la logistique est mieux rôdée qu'avant, les techniques de fabrication et de revente des matières premières (drogues et produits de coupe) se sont perfectionnées, les vecteurs de communication sont plus performants (téléphonie mobile, internet).

« *A Lille, il y a de « vraies équipes », avec des infrastructures, avec des investissements (payer des chauffeurs, se payer une voiture avec des caches aménagées...)* » (notes de réunion avec la PJ de Lille).

Les déplacements jusqu'en Hollande, pour se fournir en drogues et notamment en héroïne, peuvent se faire soit en voiture, soit à l'aide des lignes de bus qui parcourent l'Europe ; parfois ce sont les trafiquants hollandais eux-mêmes qui se déplacent jusqu'en France pour fournir les drogues et la logistique nécessaires (de nombreux articles de journaux font état de cette présence

d'Hollandais sur le sol français). L'extrait de journal ci-dessous donne les détails d'une importante opération, qui a nécessité plusieurs mois d'investigations, pour se terminer au début du mois de juillet :

« Les enquêteurs identifient non pas un lieu de stockage de drogue dure, mais la source même de l'approvisionnement : un laboratoire à Rotterdam en Hollande, où l'héroïne est reconditionnée et coupée, pour être consommable. Les policiers lillois et la Juridiction spécialisée de Lille (JIRS) invitent leurs collègues hollandais à une opération conjointe. Pendant près de six mois, ces derniers surveillent le laboratoire de Rotterdam. Des grossistes s'y présentent régulièrement pour y acheter l'héroïne. Ils la ramènent dans la métropole lilloise, où la PJ identifie les points d'arrivée. À Tourcoing, ils interceptent une voiture revenant de Hollande, avec 2,5 kg d'héroïne. Un Tourquennois et un Parisien disposant d'un logement à Lille-Sud sont interpellés. Les perquisitions à Tourcoing et Lille permettent de retrouver 2 autres kilos d'héroïne, 7000€, 350 g de cocaïne et une arme de poing. Au même moment, les Hollandais débarquent dans l'appartement-laboratoire. Trois suspects y sont arrêtés avec trois armes, 10000 euros, 3,5 kg d'héroïne non coupée et deux presses hydrauliques » (La Voix du Nord, « La PJ de Lille fait tomber un laboratoire d'héroïne à Rotterdam, qui alimentait le Nord », 10 juillet 2018).

D'autres affaires ont également été mises à jour, où parfois ce sont des trafiquants hollandais qui se font arrêter dans le Nord de la France, alors qu'ils doivent aller livrer leur stock (souvent plusieurs kilos d'héroïne), soit dans le Nord, soit en région parisienne ou encore en Bretagne. Dans trois de ces affaires, la drogue était dissimulée de façon sophistiquée dans le véhicule : cache aménagée dans une petite trappe derrière le siège du conducteur ou bien des pains cachés dans la contre-porte ou encore dans un « coffre sous le coffre » (La Voix du Nord).

Accès à l'héroïne blanche par le dark net (analyse Sintes)

Enfin, l'accès aux drogues par le dark net poursuit son essor, en ce qui concerne l'héroïne aussi. Ainsi, on pourra noter qu'en 2018 une analyse Sintes d'une héroïne achetée sur le dark net, sous forme de poudre blanche, et dosée à 31 % a pu être effectuée ; voici les détails de cette collecte, qui ne possède pas de coup au paracétamol (rarissime), mais qui par contre contient des traces de dextrométhorphan (DXM) :

N° 90020 : Héroïne : 31% / Caféine : 5 % / MAM : 3 % / Noscapine : 1 % / Acétylcodéine, DXM, Papavérine

Homme, 43 ans, usage régulier

- Motif collecte : Effets indésirables graves
- Disponibilité-accessibilité-diffusion : Darknet, provenance Pakistan
- Description du produit/préparation : poudre blanche
- Mode d'administration/quantité : sniff / 100 mg
- Effets : « J'ai préparé un rail de 0,10 et à peine après l'avoir pris j'ai commencé à sentir mon nez me brûler de façon très fort et très brutal quelques secondes après mon œil s'est mis à pleurer tout seul et même chose toute cette partie me brûlait.... Je me suis rendu compte tout de suite qu'il y avait quelque chose de pas normal. Je me suis mouché directement afin d'essayer d'éviter les effets négatifs.... mais pas moyen de déboucher la narine par laquelle j'avais pris le produit elle était comme colmatée par du ciment.... J'ai alors utilisé du sérum physiologique pour me déboucher le nez.... Peu de temps après mon œil ou plutôt le tour de mon œil s'est mis à enfler un peu comme si j'avais reçu un coup de poing.... La veine principale qui se trouve sur mon front était très dilatée.... Cela a duré environ une demi-heure/trois quart d'heure et les symptômes ont commencé à disparaître, juste mon nez qui encore aujourd'hui d'ailleurs est comme irrité et qui coule sans cesse... »
- Autres/commentaires : « Je précise aussi que j'ai vu que d'autres retours négatifs avait été laissés dans les commentaires à propos de cette héroïne »
- Prix/quantité : 90 € / 1 g

Usage et usagers

Un Caarud Lillois (à la file active importante, notamment pour les usagers d'héroïne) considère qu'ils ont eu affaire à un public rajeuni, en 2018, parmi leurs consommateurs d'héroïne. On peut peut-être y voir un lien avec l'accueil des chiens, qui se fait de plus en plus depuis quelques années dans certains centres d'accueil : on a plutôt affaire à des « trentenaires destroy punk à chien » (Questionnaire bas-seuil, Caarud lillois), un public instable, des gens très nomades, victimes d'une dégradation rapide et visible. Un public également consommateur de crack. Alors qu'auparavant, c'étaient davantage les « vieux rebeuh » (toujours selon le même centre) qui étaient les plus concernés par l'usage d'héroïne, qui étaient des individus plus constants, c'est-à-dire des individus stables, avec un rythme de vie régulé par rapport aux institutions, avec une vie en foyer.

Pour autant, si on prend en compte l'âge moyen des personnes concernés par un usage d'héroïne notifiés dans l'ensemble du recueil de données Trend (analyses Sintes, entretiens, réunions, articles de journaux...), celui-ci est de 36,3 ans, avec un âge minimum à 24 ans et un âge maximum à 52 ans. A l'échelle de l'ensemble de la ville de Lille, on peut en déduire que les usagers d'héroïne se situent tendanciellement dans une tranche d'âge élevée, comparée à la moyenne d'âge d'autres usagers de drogues. Comme il est souligné dans l'extrait ci-dessous, le recours dans le temps aux traitements de substitution permet à la population d'usagers d'héroïne d'éviter, autant que faire se peut, les overdoses et de vivre plus longtemps comparativement aux années 90 (ce qui n'empêche pas les décès). Ainsi, toute une frange de la population accueillie en centre pour une dépendance à l'héroïne s'avère atteindre une moyenne d'âge qui n'a jamais été aussi élevée (malgré la présence de ces jeunes injecteurs dont nous parlions avant, et qui posent problème aux équipes par leurs pratiques à risques).

« Maladies chroniques, décès ? Impression d'une augmentation ?

Oui, comme on le dit, la population vieillit donc ils sont rattrapés... c'est des problématiques que tu n'avais pas avant, parce que les mecs mourraient avant !

Il y a une plus grande espérance de vie » (Groupe focal sanitaire)

Il y a aussi ce sentiment partagé par plusieurs centres, Caarud ou Csap, que de plus en plus de femmes consommatrices d'héroïne investissent ces lieux : soins, douche, échanges, demandes de matériel de RDR. Une des explications (fournie par un Caarud dans le Questionnaire bas-seuil) pourrait résider dans le fait qu'une équipe d'un centre donné soit essentiellement féminine : cela faciliterait l'implication des femmes et leur insertion dans un parcours de soins ou a minima, leur présence pour un certain temps.

On notera aussi que les pratiques d'usages-reventes, qui sont directement induites par la dépendance à ce produit, sont des cas très fréquents, particulièrement au sein des consommateurs réguliers d'héroïne : « *Et pour les consommateurs habituels, il y a le recours au deal, qui leur permet de maintenir leur consommation à flot* », commente une éducatrice d'un Caarud de Calais.

Un des faits marquants de l'année 2018 est la présence très remarquée (par plusieurs éducateurs de Caarud) parmi ces usagers d'héroïne, notamment parmi ceux qui pratiquent l'injection, de très grands marginalisés, pas du tout dans le soin (jeunes ou moins jeunes), auteurs de vols et qui comptent déjà de nombreuses mentions à leur casier judiciaire. Leur parcours de consommation est chaotique/irrégulier, jalonné de temps d'abstinence et de rechutes :

« Un ancien usager du Caarud. Il était reparti dans les consommations d'héroïne il y a peu, donc il y a eu une remise en place d'un traitement méthadone. Une rechute qui a en somme rapidement été maîtrisée. » (réunion d'intervention, Caarud, Fâches Thumesnil).

« L'auteur du vol était jugé jeudi en comparution immédiate, D., 38 ans [...] Après dix ans d'abstinence, il vient de rechuter et l'addiction à l'héroïne coûte cher » (article de journal « Roubaix : Trois vols d'autoradios pour financer une rechute à l'héroïne », octobre 2018).

Il faut enfin relever la présence d'une population de Géorgiens (ou autres pays de l'Est) qui étaient injecteurs dans leur pays et qui sont restés à cette pratique de l'injection d'héroïne, de Subutex® (ou même d'autres produits stimulants). Les entretiens ou discussions informelles avec les professionnels des centres laissent apparaître que ces injections sont qualifiées d' « à risques », au vu des conditions d'hygiène et des pratiques (points d'injection, technicité). L'accès aux traitements de substitution s'avère compliqué pour ces populations, par manque d'éléments administratifs adéquats (passeport, aide médicale de l'État – AME). Le produit de substitution est acquis par prescription pour peu d'entre eux, le plus souvent c'est au marché noir qu'il est obtenu. De plus, la barrière de la langue empêche bien souvent les équipes éducatives de pouvoir approfondir les discussions et de leur prodiguer les conseils RDR nécessaires. Ainsi, des plaquettes d'information et de prévention sont parfois traduites dans leurs langues d'origine.

« On a aussi une augmentation de personnes originaires d'Europe de l'Est, qui ont souvent des pratiques d'injection.

C'est lié à une plus forte présence de ces populations ?

Oui actuellement.

Des pratiques d'injection à risques ?

Oui souvent avec ce qu'ils trouvent dans la rue, souvent du Subutex®.

Nationalités ?

Lituanie, Lettonie.

Un gars de République Tchèque aussi, des consommations de Pervitine.

Ah oui... et ils trouvent ça... comment ?!

(rires) Il venait juste de débarquer en France... il a déclaré ça lors de l'entretien d'accueil : de la Pervitine en injection. D'ailleurs il avait eu un souci, il avait fait une OD.

Avec ces publics il y a une forte barrière de la langue, même en anglais c'est compliqué. Donc en termes de messages de RDR, on est tout le temps à essayer de traduire ou chercher des docs...

Oui et il y a la 1ère rencontre et ensuite le suivi...

Le souci c'est qu'on ne peut pas vraiment aller en profondeur, dire les choses, donner des conseils, etc... tout de suite, on se bute à ce qui va être abstrait, c'est compliqué quoi.

Plus l'accès à la substitution qui va être compliqué, parce qu'ils n'ont pas forcément accès à l'AME.

Ils n'ont pas accès aux produits de substitution de manière prescrite.

On y travaille mais ça prend du temps. Parfois il n'y a pas de passeport, donc il faut le créer et après demander l'AME, donc ça peut prendre 3 mois, 6 mois, 1 an. On avait des situations hyper longues où les gens se dégradent et s'épuisent...

Et ce sont des gens qui sont dehors donc au niveau des conditions d'hygiène et d'injection, c'est assez scabreux, quoi... » (Caarud, Calais).

Des troubles psychiatriques sont souvent notables parmi les profils des usagers d'héroïne : soit ces maux préexistaient à leur entrée en consommation et le produit peut faire office d'agent d'automédication sur le long cours, de façon plus ou moins consciente, soit l'usage régulier de « marron » a provoqué ou accéléré ces troubles.

Modes d'usage

Pas de changement : pratiques de « fumette » et d'injection d'héroïne, ou alternance de ces deux modes de consommation possibles, chez un même usager. La consommation en fumette est répandue et plébiscitée, notamment en raison de son côté « économique » : l'utilisateur peut consommer pendant longtemps son produit, en multipliant les allers-retours en inhalant les vapeurs avec sa paille. En effet, lorsque le produit/l'alu deviennent noircis (comme on le voit bien sur la photo ci-dessous), il est possible de poursuivre la consommation en remettant les résidus noircis de produit au milieu de la feuille d'alu.



A noter aussi une curiosité parmi les collectes Sintes d'héroïne, cette année : un usager a bénéficié d'un don, sous la forme d'une cigarette de tabac à rouler avec de l'héroïne à l'intérieur. Commentaires associés à la collecte : *« il soupçonne une personne lui ayant donné des cigarettes de tabac à rouler d'y avoir adjoint un produit marron clair (qu'il a réussi à retirer du tabac pour l'analyse). Représente une poudre marron clair. Joint amer. Lui pense que c'est de l'héroïne »*. L'analyse de l'échantillon obtenu a révélé une composition classique, soit héroïne, paracétamol, caféine (non quantifiés). Mais on peut s'interroger sur la motivation à (peut-être) consommer l'héroïne sous cette forme fumée-là, mais aussi, sur les raisons d'un tel don...

Perception

En entretien individuel, un individu polyconsommateur occasionnel de 42 ans nous dépeint deux profils d'usagers d'héroïne distincts, qui peuvent autant se trouver dans des contextes de campagne que de ville. Avec comme point commun entre ces deux extrêmes sociologiques, une consommation d'héroïne qui fait suite à un sentiment d'exclusion, ou à un certain ennui :

1er modèle : *« Et quand j'étais dans le sud, je travaillais dans les vignes et j'avais un pote qui était complètement dépendant, comme beaucoup de gens à la campagne d'ailleurs, parce que pour moi c'est une drogue qui concerne beaucoup les jeunes à la campagne qui se font chier, dans les milieux agricoles, l'héroïne [...] »* (Alexandre, 42 ans).

2nd modèle : *« Moi là je te parle de gens très jeunes qui sont exclus, paumés, qui ont des problèmes familiaux, déscolarisés, qui se retrouvent dans la merde, dans la rue ; c'est vachement associé à la rue et à la « sèremi », quoi... »* (Alexandre, 42 ans).

Conséquences

Pas de changement.

Buprénorphine haut dosage (BHD)

Marché

En termes de trafic, la gare de Lille-Flandres fait office d'endroit le plus propice à l'achat au noir de la BHD, en même temps que d'autres classes de médicaments. Lors d'un entretien (mené après la rédaction de ce présent rapport), un usager faisait remarquer que ce n'était pas directement la place de la gare (voir photo ci-dessous), qui servait de « terrain de deal » pour ces types de médicaments, mais plutôt une rue adjacente, stratégiquement située. L'intérieur de la gare et sa placette ont subi d'importantes rénovations depuis quelques mois, en devenant plus aseptisée, plus « propre », moins sujette à des regroupements d'individus et donc à de potentielles transactions.

Dans les autres cas d'obtention au marché noir, il n'y a pas vraiment de « spot » précis d'achat dans la rue, il s'agit davantage de trocs entre usagers.



Panorama du secteur de la gare Lille-Flandres en 2018

Usage et usagers

Pas de changement.

Modes d'usage

En ce qui concerne le mésusage de la BHD, les modes de consommation les plus pratiqués sont l'injection et le sniff.

Les Caaruds de Boulogne-sur-Mer et de Dunkerque nous font part d'une augmentation, ou au moins d'un maintien, des pratiques de mésusage de la BHD :

« Mais ici, la plus grosse consommation, c'est le Subutex®. LA consommation de base, c'est ça » (Caarud, Boulogne-sur-Mer).

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Pas de changement.

Méthadone

Marché

Même cas de figure que déjà décrit : des usagers sous substitution qui font des stocks, plus ou

moins importants, dans l'idée de les donner, troquer, revendre à leurs cercles de connaissances.

Usage et usagers

Pas de changement.

Modes d'usage

Certains professionnels de CAARUD (notamment lors du Groupe focal sanitaire), relèvent que la légitimité de la mise sous substitution peut être remise en cause, car, dans certains cas, l'utilisateur va compenser la baisse de sa posologie avec des benzodiazépines et de l'alcool (en plus d'éventuelles prises d'héroïne ou autres substances). Ce report pose problème dans la mesure où à l'enjeu de départ (diminuer voire arrêter les usages d'héroïne) viennent se rajouter d'autres types de dépendances problématiques. Les risques d'overdose s'en trouvent majorés. Ainsi, des professionnels en viennent même à considérer que ces sujets-là étaient bien plus stabilisés lorsqu'ils prenaient de l'héroïne en tant que produit principal.

Perception

Pas d'information.

Conséquences

Pas d'information.

Sulfates de morphine

Pas d'évolutions ou de faits marquants à relever en 2018.

Autres médicaments opioïdes (Codéine, Tramadol, Fentanyl...).

Peu d'informations. Pas de changements concernant le Tramadol. Toujours autant de prescriptions pas forcément justifiées, des cas de dépendance mal décrits par l'ethnographie. Une perception négative du médicament, à cause de ses effets secondaires trop importants.

Fait relativement récent, même si difficile à dater : certains individus sont placés sous méthadone suite à une dépendance à des médicaments antalgiques opioïdes. Ont été cités : le Durogesic, le Tramadol.

Dans une analyse Sintes, il est relevé qu'un individu qui a participé à la collecte s'injecte du Tramadol (200 mg).

Autres opiacés d'origine naturelle (opium et dérivés de l'opium)

Un seul témoignage complet sur l'opium, - issu d'un entretien avec un individu polyconsommateur occasionnel de 42 ans (qui fréquente les squats, les intermittents du spectacle, les milieux culturels undergrounds) - que nous pouvons ici retranscrire in extenso.

Un exemple de diffusion et d'usage de l'opium à Lille (Alexandre, 42 ans)

Plus de l'opium, par contre. La rachacha c'est un peu un truc de basse qualité, mais de l'opium ça c'est beaucoup plus fréquent.

Ça se vend ça à Lille ?

Oui, parce que moi je connais des gens qui en fabriquent, des gens, de Lille ou de Bruxelles, qui vont en Espagne parce qu'il y a des champs abandonnés. Comme s'ils partaient faire les vendanges ! Ils vont dans les champs, ils incisent, ils récoltent le latex, ils font leur « OP », ils en donnent et ils en

vendent [...]

C'est avec du latex que ça se fait ?

Oui comme ils font traditionnellement en Afghanistan, en Inde ou en Thaïlande. Tu as les bulbes, avec ta lame de rasoir, tu viens et tu fais un 1er passage, tu incises et au bout d'un moment tu as du latex blanc qui coule et là tu as une espèce de couteau et une raclette et là tu récoltes le latex, qui au contact de l'air s'oxyde et devient noir. Et après je ne sais pas exactement s'ils le malaxent mais ça devient une pâte noire. Je sais que cet été, tous les copains en avaient énormément. Ils en vendaient à droite à gauche pour payer leur gasoil, pour voyager [...]

Beaucoup de potes aussi qui en ont mais qui ne sont pas accoutumés, par contre ; des gens qui aiment bien les drogues en général [...] Quand ils peuvent faire du troc contre d'autres trucs (des ecstasy, par exemple), un peu comme s'ils avaient de la monnaie sur eux, comme ça ils ne sortent jamais d'argent... Ils n'en sont pas dépendants, moi je ne connais pas d'opiumans purs et durs. Là c'est un usage pour certaines occasions, le soir...

Contextes d'usages ?

Toujours pareil, quand il y a des occasions, quand il y a des gens qui sont amateurs : « ah bah tiens ça tombe bien, on va en manger une boulette ! ».

Comment ça se consomme ?

Soit tu le manges, soit tu le fumes. Tu le mets dans un joint, ça marche, même si tu as de la perte. Sinon tu as des méthodes comme la canette de coca avec les trous, avec des cendres au-dessus, comme quand tu fumes de la base.

Mais faut savoir quelle quantité prendre, notamment quand tu la manges ?

Ouais après la quantité, entre une énorme boulette et une petite qui ne fait rien, y'a quand même tout un panel où tu ne risques pas grand-chose. Une petite boulette comme quand tu fais un joint de marocain, par exemple, tu peux déjà avoir un petit effet, quoi. Après, si tu veux vraiment partir dans des rêves, tu manges une plus grosse boulette ! [...]

Comme l'héroïne... c'est un truc qui... qui te pousse pas à l'action, quoi ! Sauf les gens qui sont accoutumés voire dépendants : ça leur fout la pêche, le boost, parce qu'ils sont dépendants, donc y'a leur corps qui morfle, qui n'en peut plus, il n'a pas son truc, pas sa vitamine. Alors que toi, quand tu n'as jamais pris et que tu vas prendre ce truc, tu vas te retrouver par terre et tu vas rêver, une espèce de rêve éveillé où tu n'as besoin de rien, une espèce de chaleur, après tu as des petites démangeaisons et quand tu te grattes, ça fait vraiment du bien ! T'as plus de besoin... c'est vraiment de la saloperie ce truc, ça te comble un vide, c'est pour ça que je dis que ça concerne pas mal les gens qui s'emmerdent dans la vie. Ça te remplit et tu ne penses plus à ce qui ne va pas dans ta vie ; tout à coup, t'es plus en face de ces trucs-là, t'as plus besoin de te concentrer sur tes problèmes parce que t'es relax, t'es bien et tu pars dans des rêves, des chimères, tu rêves éveillé ! Moi ça m'est déjà arrivé de goûter de l'opium brut qui vient du Laos, que des copains ramènent et c'est encore autre chose que l'opium que tu peux faire ici : c'est beaucoup plus fort, plus concentré, c'est pas forcément les mêmes variétés. Là, quand c'est fait de manière tribale, dans les villages, l'effet, c'est que tu restes par terre, collé et que dès que tu lèves la tête, t'as envie de vomir, comme la bonne héroïne...

STIMULANTS

Cocaïne

Marché

La disponibilité de la cocaïne à Lille est extrêmement importante.

Les prix continuent d'amorcer leur diminution : 60€/g est le tarif par défaut, mais il est de moins en moins rare de trouver le gramme à 50€, voire à 40€ (en trafics de cité surtout, mais aussi parfois au sein des milieux intégrés/festifs, en livraison ou non).

La possibilité de pouvoir en obtenir pour des très petites sommes (un « 5€ », un « 10€ ») semble encore plus poussée à présent ; c'est une pratique d'acquisition qui est relayée par un grand nombre d'usagers en entretien, ou par des équipes de Caarud, qui en parlent librement avec les usagers de leurs file active.

Au niveau des trafics régionaux, d'énormes saisies sont réalisées aux ports de Dunkerque et de Calais. Par exemple, à bord d'un conteneur à bananes en provenance du Suriname (à Dunkerque en septembre) ou bien à bord du camion de ce chauffeur routier polonais, qui allait prendre le ferry pour l'Angleterre, à Loon-Plage, avec 8 kg de cocaïne (à Dunkerque en juin). Dans cette dernière affaire, il s'agit d'un contact établi avec un trafiquant qui lui propose de devenir une mule :

« Lors de son audition, il raconte la genèse de ce transport de drogue, qui commence littéralement par un démarchage, celui d'un trafiquant venu proposer, à des routiers, sur une aire d'autoroute des Pays-Bas, de se faire de l'argent facile en faisant des livraisons pas vraiment déclarées » (La Voix du Nord).

Les ports sont concernés mais aussi les axes autoroutiers et postes frontière régionaux, avec l'existence de cachettes aménagées dans certains véhicules, laissant parfois apparaître une ingéniosité sans pareil. Ce fut le cas dans cette affaire datée du mois de novembre, où dans une camionnette immatriculée en Grande-Bretagne, les douaniers ont trouvé «dans une cachette actionnée par un dispositif électrique s'ouvrant avec une télécommande» plusieurs sacs contenant 22 kg de cocaïne. De la cocaïne pure à 90%, d'une qualité qualifiée d'exceptionnelle par les douaniers. Autre technique de dissimulation, qui n'est pas nouvelle mais dont on a encore entendu parler en 2018 : de la cocaïne liquide versée dans des bouteilles.

Ce phénomène des mules semble prendre toujours plus d'ampleur sur le sol français ; une connexion est établie entre la Guyane et le Suriname, un grand nombre de villes, comme Lille, et d'aéroports français et la Hollande (Amsterdam/Rotterdam). De nombreuses affaires ont été révélées par voie de presse (cf. détails dans le tableau ci-dessous). Dans un grand nombre de ces cas, il est question d'effectuer des allers-retours entre la France et la Hollande, puis de revenir à la frontière belge, où des mules sont chargés de passer pour alimenter les vendeurs/le marché lillois. Voici un extrait d'un article de journal daté du 09/06/2018 : *« Devant le tribunal, le représentant des douanes a déploré « une explosion du phénomène ». Il a ajouté que sur les 10 vols par semaine en direction de Paris depuis Cayenne, on compte environ six ou sept mules par trajet. Il a également rappelé qu'en février, une mère de famille était décédée en transportant la même substance dans son corps, parce qu'un emballage s'était fissuré ».*

La professionnalisation des techniques de trafics est notable. Tout est déjà prévu « clé en main », quasiment, comme le faisait remarquer des agents de la police judiciaire, lors du Groupe focal Répressif. Exemples : une voiture avec des caches aménagées ou encore un hangar spécialement agencé pour faire pousser du cannabis, avec une automatisation des moyens d'irrigation et de production. A ce sujet, un policier mentionnait l'existence d'une machine complètement

automatique (coût : 13000€) qui permet de découper les fleurs de cannabis une fois qu'elles ont poussées, sans devoir faire appel du coup à des petites mains/du personnel.

Usage et usagers

Dans les milieux urbain et festif, il subsiste toujours une différence d'appellation entre la « synthé » et la « végé », soit, la cocaïne synthétique et végétale. Cette distinction est directement en lien avec la composition et la qualité supposées d'une cocaïne : la synthé serait réputée plus coupée, la végé fait moins serrer des dents.

En milieux festifs, pour désigner une consommation de cocaïne en sniff, l'expression « se faire une zipette » a été entendue pour la première fois : il semblerait que ce soit une expression parisienne, à l'origine.

Il y a une mise en scène des codes liés à cette substance qui est tout à fait palpable : les attitudes décomplexées d'usage (moins de précautions ou de discrétion) font qu'il existe une plus grande visibilité des consommations de cocaïne dans les espaces publics festifs, que ce soit des bars ou des clubs/discothèques. De plus, dans un contexte privé donné, la posture consistant pour des groupes de consommateurs donnés à s'isoler du groupe/se cacher, existe toujours mais est moins citée en entretien. Tout se passe comme si la consommation de cocaïne était de plus en plus intégrée aux codes d'une soirée festive, qu'elle soit publique ou privée.

Enfin, on note une augmentation significative de la présence des consommateurs réguliers de cocaïne dans les files actives des centres d'addictologie, avec une forte prévalence des publics de rue d'une quarantaine d'années, devenus consommateurs réguliers de cocaïne et qui à la base étaient des consommateurs d'héroïne stabilisés (notamment grâce aux traitements de substitution). Ce sont ces profils-là qui ont été les plus remarqués par les équipes interrogées en entretien formel ou informel.

Modes d'usage

La cocaïne basée a pris de plus en plus d'importance parmi les usagers précaires : les discours convergent pour en faire le premier mode de consommation de ce produit parmi ces publics. En Caarud, les pipes à crack sont beaucoup plus distribuées actuellement.

Le second mode de consommation est l'injection, qui semble en augmentation aussi. Ceux qui injectent la cocaïne sont les mêmes qui injectent déjà l'héroïne.

Perception

D'un point de vue général, l'image de la cocaïne poursuit sa nette amélioration. Au sein des publics précaires, le produit est de plus en plus considéré comme étant d'une qualité supérieure à avant, ce qui pose des problèmes majeurs en termes de dépendance et d'envie irrésistible d'en consommer (craving).

En milieux festifs, des regroupements d'usagers qui consomment régulièrement de la cocaïne en association avec l'alcool « hors contextes festifs » sont beaucoup décrits.

Conséquences

Apparitions d'importantes lésions dermatologiques, le fait de se gratter frénétiquement. Ainsi, un Caarud lillois avance l'hypothèse de l'existence actuelle chez certains usagers d'un problème psychiatrique spécifiques à la cocaïne : le syndrome d'Ekbohm, où il est décrit que le patient présente la conviction délirante d'avoir la peau infestée par des parasites ou des insectes.

Autres conséquences relevées :

- Décompensation psychiatriques parmi les usagers de Caarud. Parano. Faits de violence au sein des couples.
- Palpitations cardiaques
- Manque de sommeil

- Mauvaise alimentation

Résultat de tous ces critères : des dégradations physiques rapides sont observées chez des usagers réguliers.

n°	Lieu saisie/arrestation	Provenance suspects	Produit	quantités (g)	Technique de dissimulation	Lieu de ventes/destination du stock	Lien avec quel pays/ville (contacts)	Remarques
1	?	Bénin	Cocaïne	1000	?	Discothèque techno Lille	Bénin	
2	contrôle routier Autoroute A22	Tunis	Ecstasy	21000	Valise	Région parisienne	Amsterdam	Plus : 730 g de cocaïne
3	TGV Rennes - Lille	Guyane (Saint-Laurent-du-Maroni)	Cannabis	1890	Valise	Rennes, Toulouse, Montauban, Lyon, Lille...	Guyane	Plus : 876 g de cocaïne
4	Train Mouscron-Lille	Iran/habite à Rome	méthamphétamine	Valeur totale : plus de 28000 € + 3700€ en liquide	à l'intérieur de la doublure de la veste	Hambourg, Rotterdam, Anvers, Lille	?	Plus : "une pâte mêlant opium, paracétamol et caféine"
5	à l'issue d'une fouille au parloir	?	Cannabis	51	cachés «dans les parties intimes»	Prison de St Omer		Plus : 4 g d'héroïne
6	à l'issue d'une fouille au parloir	?	Cannabis	36	cachés «dans les parties intimes»	Prison de St Omer		
7	contrôle routier à Iwuy (Cambrai)	Cambrai	Amphétamines	10000	Dans un sac plastique, un sac à dos et jusque dans la console centrale et le pare-soleil	Escaudoeuvres	Breda (Pays-Bas)	découverte aussi d'une machine à thermosouder
8	contrôle routier Autoroute A1	Ceuta (Espagne/Maroc)	Cannabis (résine ; partagés en 307 pains)	30000	coffre de sa voiture	Amsterdam	Pays-Bas	Militaire de carrière, le prévenu âgé de 42 ans était un homme inséré jusqu'à ce que sa vie bascule avec son divorce. Pour se rapprocher de ses enfants, il est allé habiter à Ceuta où pullulent les trafiquants

9	contrôle au péage sur la route des Pays-Bas / fouille au centre pénitentiaire	Surinam	Cocaïne	1560	Dans les semelles des baskets + in corpore	Cambrai	Pays-Bas/Surinam	56 gélules ingurgitées équivalent environ à 10 g par ovule, soit 560 g
10	contrôle du ferry/camion	Pologne	Cocaïne	8200	Deux paquets dans son camion	Angleterre	Pays-Bas	Un routier démarché par un trafiquant sur une aire de repos aux Pays-Bas
11	train Paris-Amsterdam	Surinam	Cocaïne	631	In corpore	Amsterdam	Pays-Bas/Surinam	2 mules envoyées ; Les ovules avaient été avalés en Guyane, avant de prendre l'avion pour Paris
12	train Paris-Amsterdam	Surinam	Cocaïne	273	In corpore	Amsterdam	Pays-Bas/Surinam	2 mules envoyées ; Les ovules avaient été avalés en Guyane, avant de prendre l'avion pour Paris
13	contrôle routier Autoroute A1 (Dourges)	Hollande	Héroïne	5331	cachés dans la contre-porte de sa voiture	Bretagne	-	Une cargaison estimée à 75000€ à Lille, mais à 150000€ en Bretagne
14	contrôle routier à Valenciennes	Nord	Héroïne	494	Dans la roue de secours (a nécessité un passage aux rayons X)	Saint-Denis	Amsterdam	
15	contrôle routier Autoroute A22	?	Héroïne	1000	l'héroïne dans le système de ventilation de la voiture	Beauvais	Anvers	

Ecstasy - MDMA

Marché

Noms des logos repérés dans les observations

Trend 2018 :

N	Nom/logo	N	Nom/logo
1	Bentley	15	Mitsubishi
2	Bitcoin	16	Moncler
3	Bob l'éponge	17	Nespresso
4	Chupa Chups	18	Ourson
5	Domino	19	Pepsi
6	Duracell	20	Pharaon
7	Emporio Armani 7 (EA7)	21	Philip Plein
8	F1	22	Plata O plomo
9	Ferrari	23	Punisher
10	Grenade	24	Silver Music on
11	Heineken	25	Tesla
12	Hibou	26	Tic & Tac
13	Hulk	27	Trump
14	Kenzo	28	X T C



Nous sommes clairement sur une poursuite des tendances déjà existantes, à savoir : forte disponibilité des comprimés d'ecstasy dans tous les milieux festifs électroniques. En milieux privés, l'acquisition peut se faire soit auprès de vendeurs qui, le plus souvent, ne vendent pas que cela (et qui ont à proposer des sortes de pilules différentes), soit auprès d'usagers-revendeurs. Bien souvent, on observe que ces derniers cherchent à financer leurs consommations, en ne se considérant pas comme dealers, mais comme des usagers festifs qui rendent simplement service à d'autres, déclarant (lors des entretiens menés dans Trend ou bien lors de discussions informelles, mais aussi lors des garde-à-vue) uniquement « faire du dépannage » et non pas du trafic. Il y a aussi le modèle des achats groupés, qui sont très fréquents : un usager est désigné pour devenir un intermédiaire entre le dealer et le groupe de consommateurs. Il réunit l'argent nécessaire et achète un certain nombre de comprimés pour tout le monde.

Le marketing est toujours très poussé concernant la diversité des apparences des pilules et les univers très diversifiés qui sont convoqués (marques, séries, objets de la vie quotidienne, animaux...).

En milieux festifs techno à Lille, la forme cristal est toujours décrite comme étant vendue et consommée, mais de moins en moins. Elle est peu recherchée et très peu visible (simplement quelques échos de temps en temps). La très forte présence des pilules a supplanté ce marché des cristaux de MDMA depuis au moins 4 ans.

Le prix du marché lillois est de 10€ le comprimé depuis quelques années. Mais lorsqu'il y a un rapport amical, le produit est souvent vendu à un prix inférieur, plus spécifiquement dans les cas où l'usager a obtenu plusieurs comprimés pour un prix unitaire inférieur à 10€ (le plus souvent, 3 pour 20€ ou 10 pour 60€). L'ecstasy se vend alors à prix coutant. Quand les personnes ne se connaissent pas dans ces situations, la plupart du temps, la vente se fera à 10€ l'unité, d'autant plus s'il ne reste que très peu de stock au « vendeur ». Il n'est pas rare d'observer des jeunes vendeurs sans scrupules arpenter les fumoirs ou autres cours extérieures de lieux festifs pour

proposer leurs comprimés, parfois avec un discours de petit commercial bien rôdé et une façon de parler de ses produits comme s'il en connaissait parfaitement la composition et les caractéristiques. A l'inverse, on observe des demandes d'ecstasy de plus en plus décomplexées et naturelles, il y a comme une sorte de désacralisation de l'acte d'acheter/vendre ce type de drogue, dans tous les milieux festifs techno ou dans des concerts « long format » (par exemple, 21h-3h) à consonance musiques électroniques.

Lorsque les Lillois/Français passent la frontière et font la fête en Belgique, le prix par défaut d'un comprimé d'ecstasy est alors bien souvent de 5€ l'unité.

En prenant en compte les analyses Sintex couplées à quelques observations de terrain, on se rend compte que les masses des comprimés sont en train de gagner en importance. En effet, les masses moyennes des comprimés sont actuellement de 350 à 400 mg. De même, les teneurs moyennes vont de pair et atteignent 120 à 150 mg de principe actif, ce qui équivaut à peu près à 36%.

Lors du Groupe focal répressif, les participants ont unanimement reconnu, laborantins comme forces de l'ordre, que même si les amphétamines/MDMA étaient résiduelles parmi l'ensemble de leurs affaires, elles étaient en augmentation en 2018.

Usage et usagers

Pas de changements.

Modes d'usage

Rien de nouveau, si ce n'est un fait marquant à signaler : lors d'un entretien, un usager nous a dit avoir parfois recours à un médicament pour « refaire le stock de sérotonine », au lendemain d'une session de consommation : le Seroxyl®.

Egalement à noter qu'il y aurait une légère augmentation des signalements (une note de terrain dans les toilettes d'un club techno, Spiritek lors d'un entretien collectif, ainsi qu'un usager festif de 27 ans, plutôt engagé dans les milieux psytrance et acid techno) de pilules ou de cristaux de MDMA écrasés pour être sniffées, sans que cela représente une tendance lourde.

« Je l'ai déjà fait plein de fois, parce qu'en after à part prendre ¼ d'ecsta... tu fais une trace d'ecsta et... c'est reparti ! J'essaie de moins le faire maintenant parce que je sais que ce qu'ils mettent avec pour fixer, c'est pas fait pour être tapé par le nez ! » (Usager, 27 ans).

En termes d'usages contextualisés, l'usager d'ecstasy veut pouvoir choisir, décider : Il calcule le moment où il va prendre son d'ecstasy, selon le moment de la soirée, il va déterminer l'intensité des effets en prenant un bout plus ou moins grands, il va faire en sorte de se trouver au bon endroit, au bon moment, quand la montée arrive (ne pas se retrouver en ville, en extérieur, mais de préférence dans l'obscurité d'une discothèque).

Perception

Sur la perception du produit et de sa composition, il est toujours étonnant d'entendre des réflexions récurrentes du type : « il y a plus/trop d'amphét' dans mon taz » ou bien « il y a vraiment de la MDMA dans ma pilule ». Etant entendu que la MDMA fait partie de la grande famille des amphétamines et que les analyses de laboratoires, notamment via Sintex, font le constat de comprimés d'ecstasy le plus souvent (très) dosés en principe actif, avec très peu de présence de produits de coupe. Donc dans la tête de beaucoup de consommateurs, tout se passe comme s'il y avait les bons et les mauvais ecstasy, ceux qui sont très coupés et ceux qui ne le sont pas.

« Souvent ce sont des restes de médicaments dont le principe actif a été en partie supprimé, genre les fins de cuves des labos pharmaceutiques. Après, moi je pense que la plupart du temps c'est quand même un peu de speed, un peu de caféine, des restes de médicaments, comme le paracétamol... Tout ce qui passe quoi » (Franck, 26 ans).

Conséquences

Nous avons pu obtenir plus de signalements de maux d'estomac/ventre décrits dans les entretiens ou lors de l'ethnographie de terrain : des envies de vomir, des douleurs tenaces, des diarrhées. Et plus généralement, des difficultés à encaisser les effets, chez des individus jeunes comme moins jeunes, et ce, sans forcément consommer des quantités importantes.

Est-ce lié à un changement de la composition des produits, des précurseurs ? A des habitudes de consommation trop fréquentes et donc à une sorte de saturation du corps ?

Ainsi, on entend souvent des discours d'usagers qui verbalisent le fait de vouloir « faire une pause », après une expérience trop éprouvante :

« Sauf que c'était beaucoup trop fort. J'ai eu une vraie sale descente. Et la nuit j'ai perdu tous mes papiers et tout, je ne me souviens de rien, bien angoissant quoi [...] Ou alors c'est peut être mon corps qui n'a pas supporté. Quoi qu'il en soit, repos... » (P., homme, 25 ans).

Amphétamines (speed)

Marché

Il y a eu une affaire marquante, survenue en fin d'année : la saisie de 10 kg d'amphétamines dans le secteur de Cambrai, après un contrôle routier.

Autrement, même s'il est toujours présent, le produit semble se raréfier encore davantage dans les milieux festifs électroniques commerciaux/légaux, au profit de l'ecstasy, de la cocaïne ou bien de la kétamine.

Usage et usagers

Le speed est surtout visible dans les milieux free-party, dans les milieux hardcore, dans des fêtes illégales en Belgique ou en Hollande, ou encore lors de gros festivals, où la diversité des drogues est importante. On peut également citer les méga dancings belges comme étant des lieux de consommation de speed, particulièrement par des publics de jeunes ruraux venus des zones périurbaines du Nord (sources : Spiritek en entretien, Groupe focal répressif et un article de journal). Avec des échos de ventes de produits sur les parkings de certaines de ces boîtes.

Dans la région, les investigations Trend laissent à penser qu'il y a un bassin de consommation du speed particulièrement significatif, par exemple, dans les villes suivantes : Orchies, Valenciennes, Dunkerque, Nœux-les-Mines. Des localités qui forment, en somme, une sorte de croissant géographique autour de Lille, qui partirait de Dunkerque jusqu'à Valenciennes, en passant par les secteurs du Béthunois, du Lensois et du Douaisis.

Certains musiciens lillois ont aussi déclaré en prendre, à l'occasion, notamment lors de tournées, où il s'agit de tenir le coup, pendant les longs trajets.

De rares polyconsommateurs de Caarud déclarent également un usage de speed, même si cette tendance est loin d'être très répandue ou présentée comme problématique.

Enfin, des prostituées ont recours également parfois au speed, pour tenir le coup pendant leur temps de travail.

Modes d'usage

Pas de changement.

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Pas de changement.

Autres stimulants :

Les stimulants naturels (khat) : pas d'information.

HALLUCINOGENÈS

Hallucinogènes naturels

Champignons hallucinogènes

Marché

Pas de changement.

Usage et usagers

Pas de changement.

Modes d'usage

Pas de changement.

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Pas de changement.

Autres (plantes)

Pas d'infos.

Hallucinogènes synthétiques

LSD

Marché

Pas de changement.

Si ce n'est deux indications de prix pour l'achat d'une fiole de 25 ml : prix deep web = 250€, prix marché physique = 300€ (sources : notes ethnographiques).

Il semble notable de relever qu'un peu plus d'infos sur la forme goutte soient parvenues dans le recueil de données Trend en 2018 ; il est donc possible que cette forme-là soit un peu plus répandue à Lille et en région actuellement.

Usage et usagers

Pas de changement.

Juste à noter qu'un usager habitué au LSD a pour habitude de nommer ce produit le « L », ce qui rentre parfaitement dans la tendance du moment qui est de nommer une drogue par une seule lettre, souvent la première du mot (ou de l'acronyme, comme ici).

Modes d'usage

Nous l'avions déjà signalé lors du rapport de l'année 2017 : l'usage du LSD en micro-dosing semble poursuivre son engouement auprès de certains de ses usagers (quels profils ?). On a affaire à des individus qui cherchent davantage à agir sur leur humeur, sur leur état d'esprit, afin de se donner un sentiment de vitalité et d'énergie, et non une sensation de défonce et de perte de contrôle, comme cela peut être le cas pour des prises de quantités plus importantes.

Sinon, une autre manière de ressentir les effets du LSD, sans pour autant vraiment en « prendre » une vraie dose a pu être notifiée lors d'une observation de terrain ; en voici la description :

« M. fille, 33 ans : anecdote concernant une prise de LSD juste en mâchonnant le carton quelques secondes et en le remballant après, pour un usage ultérieur » (notes ethnographiques).

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Pas de changement.

Kétamine

Marché

La disponibilité s'avère de plus en plus grande, particulièrement dans les milieux techno commerciaux. Mais il y a toujours un déséquilibre entre l'offre et la demande (toutes les recherches de ce produit ne sont pas satisfaites). Notion d'« avoir le filon »/d'être proche de la source, pour pouvoir bénéficier de prix comme 10€/g ou 20€/g (au lieu de 40€/g). Une forte disponibilité de ce produit est décrite dans de nombreux milieux festifs bruxellois ou belges en général, ce qui crée une brèche pour certains Français qui ont une connexion là-bas.

L'expression « taper un K-hole » peut s'entendre chez certains initiés.

Usage et usagers

Un produit qui continue de prendre de l'importance parmi l'ensemble des produits consommés par les publics festifs insérés. Avec une multitude de contextes de consommations qui sont décrites dans l'ethnographie de terrain et dans les entretiens :

- en milieux festifs électroniques au sens large (techno, breakcore, hardcore...)
- festivals
- durant le travail de nuit en milieux festifs techno (accueil artiste), pour « garder la pêche »
- en temps festifs privés, dans une colocation
- en solitaire, dans son appartement, usager polyconsommateur
- en solitaire, pour la création musicale

En entretien Trend, Spiritek affirme que la kétamine commence à devenir tout doucement une consommation principale et régulière. La plus forte appétence qu'on constate actuellement dans les milieux festifs techno pour cette substance commence à modifier en profondeur les pratiques d'usages de drogues :

« Switcher sa conso précédente vers la kétamine et du coup, avoir une préférence pour la kétamine de manière répétée, non pas seulement une expérimentation. Notion de changer sa façon de consommer des drogues ».

Un modèle de consommateurs se dégage parmi les nouveaux profils : celui des usagers expérimentés de 35-45 ans, qui avait un avis très négatif sur ce produit lors de leurs premières sorties festives et leurs premières expériences de consommations de drogues (début années 2000) et qui se sont tournés vers ce produit assez récemment, avec une vraie recherche spécifique de ses effets, voire du K-hole :

« Au B., lieu très alternatif, D. est déjà en quête de kétamine, produit qu'il affectionne particulièrement et de plus en plus, alors que de son propre aveu, il n'aurait jamais cru cela si on lui avait dit il y a 10 ou 15 ans ».

Modes d'usage

Dans ses observations de terrain, Spiritek émet l'idée que certains usagers expérimentés effectuent un passage de la prise en clé à la prise en trace, pour pouvoir ressentir des effets plus puissants.

Le produit est souvent utilisé dans un contexte de polyconsommation.

Perception

Nous sommes toujours à peu près sur le même schéma d'un produit qui attise les curiosités, avec une volonté d'expérimentation forte de la part de jeune public.

« En repartant du resto, nous passons à un croisement (entre le rue Négrier et la rue Royale) où on peut lire le tag suivant sur un panneau de travaux de la ville : « Kétamine lovers »... » (observations ethnographiques, septembre). Une telle inscription à propos d'un produit historiquement étiqueté « drogue de punk à chien en free-party » peut surprendre, dans un tel secteur de Lille, le Vieux-Lille, où le niveau socio-économique de la population tend à être élevé. Mais ce type de tag est en fait symptomatique de la diffusion grandissante de la kétamine à d'autres couches de la population lilloise : la kétamine semble plus que jamais sortir des schémas classiques dans lesquels on l'avait jadis enfermée (profils et contextes de consommation, représentations associées), pour s'ouvrir à des publics expérimentateurs, qui en apprécient beaucoup (« lovers ») les effets et multiplient les sessions de consommation.

Conséquences

Pas de changement.

GHB/GBL

Marché

Pas d'infos.

Usage et usagers

En termes de profils des usagers, le produit est encore majoritairement cantonné aux milieux festifs HSH, avec une véritable ampleur des consommations dans ces milieux : consommations répétées et associées à l'ecstasy et à l'alcool. La présence d'une boîte de nuit HSH ouverte tous les soirs de la semaine jusqu'au petit matin est citée comme un lieu de consommation symptomatique de ce produit.

Mais on peut toutefois remarquer que quelques sources affirment que le GHB est aussi maintenant de plus en plus présent dans d'autres milieux festifs, d'autres contextes de consommation, mais étant donné que ces sources ne sont pas triangulées par le travail de terrain Trend, nous ne saurions être totalement affirmatifs et exhaustifs. Voici le discours tenu par une de ces sources, qui fait le lien avec son dealer « multi-produits », incluant également du GHB ; un parallèle avec le changement de statut de la kétamine est aussi mis en avant :

« Parce que c'est un produit qui est plutôt associé aux gays, sous la forme GBL, mais qui est en train de se répandre effectivement dans les milieux festifs clubs hétéro, aussi ; je ne pense plus que ça soit uniquement circonscrit chez les gays. Et le fait qu'il puisse, un gars lambda comme ça sur Lille, a priori pas gay, proposer ce produit avec des produits plus classiques, pour moi ça me met la puce

à l'oreille que ça devient un produit qui est passé dans d'autres franges de la population, plus accessible, moins niché, comme la kétamine » (Remy, 33 ans).

Le GHB est un produit qui est communément appelé par ses usagers habitués du « G ». Ou bien aussi « une goutte » (et non pas « de la goutte », car cette dernière appellation se rapporte plutôt à la forme liquide du LSD).

A noter enfin qu'une première analyse Sintes de GHB a été effectuée en 2018. Un produit acheté sur le darknet, en provenance des Pays-Bas. Conditionnement de 5 fioles de 5 ml. Composition classique, mais résultat non quantifié.

Modes d'usage

Spiritek relève la pratique suivante dans un entretien, la consommation via un spray nasal : « J'ai déjà vu ça en soirée 2 ou 3 fois sur Lille, que des gens le consomment en spray. Je me dis que ça doit permettre de doser plus facilement. Si je ne l'ai pas vu qu'une fois, c'est qu'il doit y avoir une bonne raison... ».

Perception

Pas de changement (image de « drogue du violeur »++).

Conséquences

Pas d'infos.

Autres

NPS (NOUVEAUX PRODUITS DE SYNTHÈSE)

Marché

Dans le travail de synthèse de Spiritek à propos du chemsex ou dans les entretiens menés avec des usagers festifs, les substances qui ont été mentionnées, soit comme ayant été consommées par des usagers lillois, soit juste mentionnées le cas échéant (récit indirect), parmi l'ensemble du recueil de données Trend 2018, sont :

- 3-MMC (la plus citée des cathinones)
- 4-MEC
- Méphédronne (4-MMC)
- Méthylone
- DCK
- 4-Aco-DMT
- 2C-B (des cas de disponibilité de ce produit vendu sur des buvards et, par une autre source, sous forme de poudre/cristaux)
- 2C-P
- Ethylphénidate
- ETH-LAD
- 1P-LSD
- Ephénédine

Saisies (+ source) :

- Spice (presse régionale novembre)
- Ocfentanyl (Groupe focal répressif : 4 analyses Sintes au CHU de Lille, dont une avec présence d'héroïne + 1 analyse Sintes au labo des douanes, le produit venait de Marseille)

Usage et usagers

Une investigation a été menée par Spiritek sur la thématique du chemsex, dans une note spéciale. Les données s'avèrent peu nombreuses concernant les usages de NPS, mais tout porte à croire que les publics HSH/ « chemsexuels » regroupent une grande partie de l'ensemble des individus qui consomment des cathinones de synthèse. Nous renvoyons à l'annexe de ce document pour avoir accès à la note dans son intégralité.

Modes d'usage

Un cas d'injection de cathinones (3-MMC et 4-MEC) a été relayé par Spiritek ; il s'agissait d'un homme originaire de Marseille qui n'était que de passage à Lille, et qui venait au Caarud pour récupérer du matériel d'injection.

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Pas d'informations.

SOLVANTS

Poppers

Marché

Une source, en discussion informelle, a affirmé que le poppers qu'il obtient dans un bar HSH lillois est d'une qualité supérieure à celui qu'on peut trouver en bureau de tabac ; il coûte 18€, au lieu de 10€, prix communément constaté.

De même, une usagère, lors d'une soirée techno dans une cave privatisée, affirmait que son poppers était « artisanal », sans étiquette apposée dessus et qu'elle l'avait obtenue lors d'une soirée techno à Paris. Elle le jugeait « super fort ».

Enfin, on peut aussi relever qu'une association lilloise qui organise des soirées de type disco/house/tech-house/acid techno a pour habitude de se procurer des fioles de poppers en lot via internet (3€ la fiole) pour les revendre ensuite lors de leurs soirées (à 10€), en se faisant donc une petite marge. Il s'agit de fioles qui sont plus grosses que les standards : 24 ml.

Usage et usagers

Pas de changement.

Toujours une visibilité importante de ce type de consommation, dans une grande diversité de contextes et de lieux : soirées privées en appartement, soirées techno en milieux commerciaux, soirées psytrance, soirées hardcore, espaces publics (parcs)...

Modes d'usage

Pas de changement.

Perception

Pas de changement.

Conséquences

Des troubles de la vision/problèmes oculaires sont mentionnés - dans la note de Spiritek sur le

chemsex et dans un entretien - faisant suite à de trop fréquentes consommations. Mais sans précisions complémentaires.

Protoxyde d'azote

Marché

Le protoxyde d'azote peut s'acheter dans des supermarchés, des épiceries, des bars à chichas, des magasins spécialisés ou encore sur internet. Les moyens d'en acheter dans l'espace public (ou privé) sont donc très importants. La conséquence directe, c'est l'immédiateté de l'achat, c'est-à-dire la possibilité de s'en procurer sur un coup de tête ; un modèle qui s'oppose à celui de préparer cette acquisition à l'avance, lors d'une occasion particulière, par exemple, par une commande de bombonne contenant un grand volume de ce gaz, ce qui nécessite un peu plus de temps pour l'obtenir.

Si on ajoute à cela le statut légal de ce produit ainsi que son faible coût (environ 50 cts par cartouche, ballons parfois offerts), on réalise mieux l'omniprésence de cette pratique dans l'espace public lillois (depuis environ mi-2017).

Usage et usagers

Retour sur ce que nous disions l'année passée (nous n'avons pas pu recueillir d'autres informations pour aller plus loin). Jusqu'à maintenant, les consommations de protoxyde d'azote se cantonnaient principalement aux milieux festifs alternatifs (free-party, teknival), mais vers la deuxième moitié de l'année 2017, on a vu se développer ce phénomène dans l'ensemble de l'espace public urbain lillois.

Typologie des consommateurs

Nous avons pu émettre des hypothèses sur les différents profils de consommateurs présents dans l'espace urbain lillois :

- Collégiens : premières expériences de groupe, expérimentations
- Etudiants : conditions de « before », anniversaire, autres occasions festives
- Habités des bars à chichas : diffusion plus massive dans l'espace urbain/milieu fermé
- Chouffeurs (guetteurs) / vendeurs de rue : passer le temps, « tuer l'ennui »
- Jeunes filles prostituées pendant leur temps de travail : « déconnecter » d'un quotidien difficile, passer le temps, « tuer l'ennui »
- Publics polytoxicomanes précaires/SDF : dans une moindre mesure, à vérifier

Le constat est donc celui d'un spectre très large de consommateurs « festifs » qui consomment du protoxyde d'azote tant sur le mode de la scène ouverte, dans les rues qu'en espace privé/usages cachés. On comprend dès lors la difficulté à atteindre toutes ces populations tellement disparates et atomisées dans l'espace, à les informer et pouvoir faire de la prévention de façon exhaustive, notamment en cas de consommations répétées/problématiques.

Concernant les effets du protoxyde d'azote, il y a deux modèles qui s'opposent. Le premier modèle est celui par défaut, qui fait directement référence au nom officieux de cette substance « gaz hilarant » : une légère euphorie, furtive, une sensation de chaleur, une ivresse passagère, le fourrire. Le second type d'effets renvoie davantage à sorte de méditation intérieure, un certain calme, un « blocage » mental, une forte concentration momentanée.

Tout comme le poppers, le protoxyde d'azote peut créer une potentialisation des effets d'autres produits consommés durant une même session/soirée. Sont cités par exemple les champignons hallucinogènes et le LSD : chacune de ces associations provoquerait une sensation de bourdonnement, des distorsions sonores ou visuelles

Enfin, il faut mettre en avant les aspects ritualisés de la pratique du protoxyde d'azote, comme observé dans ce groupe d'usagers lillois de cannabis de 25-30 ans (et autres drogues plus rarement pour la plupart) : les formes de sociabilité, les codes et les échanges passent pour être empruntés à la consommation collective d'alcool : une personne qui gonfle les ballons (comme on servirait des verres) pour le groupe, le fait d'attendre que tous les participants soient prêts à prendre leur ballon et, enfin, le fait de faire se toucher les ballons (comme si on trinquait) avant de le prendre.

Modes d'usage

La consommation de protoxyde d'azote nécessite une certaine technique d'apprentissage : savoir introduire le gaz dans le ballon, savoir le gonfler en soufflant dedans au bon rythme, en inhaler le contenu, pincer le bout du ballon, garder l'air dans les poumons, le recracher dans le ballon, recommencer... Il y a un apprentissage par les pairs, comme pour chaque drogue illicite, qui est essentiel, surtout pour éviter les mauvaises pratiques, comme par exemple prendre directement le gaz à la cartouche (ce qui peut provoquer une gelure des voies respiratoires).

Curiosité : en l'absence de possession de ballon, un homme nous a dit qu'ils avaient expérimentés le protoxyde d'azote avec deux amis à l'aide d'un... préservatif !

Perception

L'analyse de certains discours (entendus par Spiritek plus spécifiquement lors de leurs interventions de RDR) laisse à penser qu'il existerait une confusion avec d'autres gaz, notamment l'hélium ou l'air sec.

De plus, il existe une tendance à la minimisation des effets secondaires ou de la dangerosité potentielle de ce produit : tout d'abord, la remise en cause de son statut de drogue, le fait que pour beaucoup de gens, « c'est pas vraiment une drogue » (lien avec le poppers), du fait de ses effets fugaces. En second lieu, on peut aussi pointer les dénominations et expressions liées au protoxyde d'azote : « prendre un petit ballon », ou tout simplement son nom de « gaz hilarant ». Enfin, il y a aussi les aspects du vecteur de la consommation du protoxyde d'azote : ce gaz se consomme à l'aide d'un ballon (il ne s'agit pas d'une trace à sniffer ou d'une cigarette à fumer, avec tout l'imaginaire négatif voire mortifère qu'il y a autour), ce qui inspire un retour à l'enfance (cf. logos pilules ecstasy), une notion de fête, de couleurs...

Les conséquences de cette présence soudaine et généralisée de protoxyde d'azote dans les rues lilloises pour le pôle Trend local (et national) : des sollicitations diverses. Certaines instances publiques comme des municipalités ou bien la Préfecture ont souhaité avoir des éléments objectifs pour mieux pouvoir agir envers la population. Enfin, au niveau politique : un assistant parlementaire s'est rapproché de la coordination Trend, car il souhaitait proposer un projet de loi pour mieux encadrer la vente de ce produit, responsabiliser les vendeurs et renforcer les actions de prévention (projet de loi qui n'a finalement pas été promulgué courant 2019).

Conséquences

Les principaux risques pour la santé : les consommations excessives, ce qui provoque une auto-asphyxie trop importante, une hyper ventilation du cerveau, avec de possibles palpitations cardiaques associées. Au niveau local, on a pu entendre parler, en discussion informelle ou bien via Spiritek, de sessions de consommations avec 100 ballons consommés durant une même session, voire plus, mais pas de témoignages directs d'accidents sanitaires graves.

Ce qui a marqué beaucoup de Lillois, ce sont ces consommations de ballon de protoxyde d'azote au volant de la voiture, sources d'accidents potentiels. Il y a comme une esthétique particulière qui a pris forme à Lille avec cette pratique au volant : celle qui donne à voir cet usage pour tout un chacun, de façon répétée et lui laisse entendre ce petit tintement de la cartouche qui tombe à terre, bruit devenu classique dans le microcosme lillois...

Enfin, la population s'est beaucoup offusquée d'une pollution grandissante dans l'espace public,

avec la question sous-jacente de savoir si ces cartouches étaient recyclables ou non.



MÉDICAMENTS PSYCHOTROPES NON OPIACÉS

Benzodiazépines

Il faut remarquer la place toujours aussi importante prise par le mésusage de ces classes de médicaments au sein des publics accueillis en Csapa ou en Caarud, pour la plupart déjà polyconsommateurs ; dans certaines files actives de Caarud, ces cas de mésusages semblent encore plus nombreux qu'avant :

« Dans notre public, les benzodiazépines ont trouvé une place encore plus importante qu'avant » (Groupe focal sanitaire).

En termes de stratégies de consommation, c'est surtout la potentialisation avec l'alcool qui est recherchée. Les usagers qui mésusent ces médicaments sont capables de les avaler par dizaines voire par plaquette entière. Les médicaments les plus cités dans le recueil de données (info surtout issues des réunions du Collectif RDR et de quelques entretiens avec des professionnels de Caarud et un pharmacien) comme étant mésusés sont : le Valium, le Seresta et, l'Imovane. Et il est souligné que les usagers ont tendance à « switcher » d'une benzodiazépine à une autre.

Les représentations des professionnels de l'addictologie, issues du Groupe focal sanitaire, vont

dans le sens d'une « défoncée à moindre frais », d'une « drogue du pauvre » : « les mecs qui n'ont rien, ils prennent ça ». A Lille, les prises de benzos en mésusage peuvent se faire par défaut en fin de mois, lorsque les moyens financiers sont réduits à néant. Dans des villes moins importantes que Lille, et plus éloignées, comme Boulogne-sur-Mer par exemple, lorsque l'héroïne se trouve être moins disponible, le prix auront tendance à augmenter et de ce fait, un repli sur ces médicaments survient.

Ce qui est pointé, c'est la possibilité d'une dépendance rapide, accompagnée d'effets secondaires, comme la perte de mémoire ou l'incohérence des propos et des comportements problématiques (risques d'hallucinations)... En somme, des conduites à risques qui rendent vite les situations de vie en groupe assez ingérables pour les équipes, une vraie difficulté de leurs prises en charge :

« Risque sanitaire majeur : dépression respiratoire. BC relève quant à lui une situation vécue où le gars a eu de fortes hallucinations visuelles (jeter des billets à terre en croyant que c'était des bouts de papiers, manger des feuilles de trèfle, ramasser des objets imaginaires par terre...). Dans le même registre, Entr'Actes relate le cas de cette femme qui se met en danger en se baladant à moitié nue au milieu de la circulation en plein dans le Vieux-Lille [...] SD : il faut insister sur les conséquences neurologiques : au bout de 2 ou 3 ans de prises répétées, il y a de gros dommages » (réunion Collectif RDR, avril).

L'envie compulsive de « gober » prédomine, et force est de constater que de nombreux usagers ont une grande méconnaissance des durées d'action de ces médicaments. A ce sujet, une citation intéressante, celle d'une éducatrice de Caarud à Dunkerque, qui montre bien l'absence de sens qui est parfois liée à ces mésusages de benzodiazépines :

« Je sais qu'un usager du Csapa, qui est maintenant décédé, consommait principalement des benzos, mais lui avait une énorme bombonne et tous les benzos qu'il pouvait récupérer par son médecin ou autres, il mélangeait tout dans la bombonne et tous les matins, il prenait une poignée... C'était un rituel chez lui, mais il ne savait même plus ce qu'il y avait dedans. On ne l'a pas vu mais il nous racontait ça... il ne savait même plus expliquer pourquoi il faisait ça. » (Educatrice Caarud, Dunkerque).

Un collègue présent pendant cet entretien d'équipe qualifiait ce type de comportement addictogène de « conditionnement ». Un autre assimilait ça à une conduite suicidaire : « le mec se tue à petit feu ».

Enfin, il est souligné qu'existe un antidote aux conséquences de ces états-limites que nous avons décrits : le Flumazenil (Antagoniste du récepteur des benzodiazépines et des molécules apparentées : zolpidem, zopiclone ; voie d'administration : intraveineuse).

Autres (Artane...)

Pas d'infos.

AUTRES PRODUITS

CBD (cannabidiol)

Certains entretiens individuels et le Groupe focal répressif nous ont montrés qu'il y avait un engouement pour le CBD qui paraissait assez important, ou en tout cas, qu'une certaine curiosité était exprimée, notamment chez les jeunes publics.

Cet engouement s'est aussi remarqué du côté des individus qui ont voulu se lancer dans le commerce de ces spécialités à base de CBD. De nombreux magasins physiques ont ouvert au courant de l'année 2018, avec une grande diversité au niveau géographique : beaucoup de localités différentes en ont ouvert un, au niveau régional. Ils ont été vite stoppés dans leur élan par les contrôles policiers, faisant suite à des décisions juridiques, concernant les autorisations et les

compositions légales de ces produits. Ainsi, de juin à septembre, la presse locale a très largement relayé des informations par rapport à ces contrôles.

Dans les représentations des usagers, des professionnels comme dans l'inconscient collectif, il existe un flou autour de la législation actuellement en vigueur sur le CBD. Particulièrement par rapport à la réglementation autour du taux de THC inférieur ou égal à 0,2%, et ce, même chez les professionnels des laboratoires d'analyses qui ont exprimé ce flou juridique lors du Groupe focal répressif :

« Un produit avec du CBD, est-ce que c'est totalement d'origine synthétique et à ce moment-là c'est autorisé, sinon, non.

Je parle du THC.

Oui quand on est en dessous de 0,2%.

Notre problématique, c'est qu'au départ, on autorisait justement des produits avec un peu de THC, en dessous de 0,2%, c'était autorisé en début d'année. Mais maintenant ce n'est plus autorisé.

Nous on a eu une circulaire, du coup je vais m'y intéresser...

Y'a une position de la Mildeca, quelque chose de très clair.

Comme tout le monde quand on a été saisi, le ministère de la justice a dit au parquet et le procureur a dit au Préfet « faut faire des contrôles », on les a faits mais au final personne ne veut de notre dossier, donc...

Le CBD, c'est autre chose. On restait sur du THC, là ».

Du côté des consommateurs, de cannabis plus particulièrement, beaucoup de représentations tournent autour de l'idée suivante : « c'est trop léger par rapport au cannabis, ça ne fait rien, donc ça ne sert à rien ». Cependant, quelques évocations d'expérimentations ont pu être relevées lors du travail d'observation ethnographique ou dans des entretiens, avec des gens d'une trentaine d'années, hommes comme femmes, insérés. Tous voulaient diminuer voire arrêter leurs consommations de tabac et/ou de cannabis grâce au recours au CBD, soit fumé soit vaporisé. Aucun de ceux-là n'ont poursuivi leur usages de CBD dans le temps ; et même si une certaine efficacité de ce substitut est apparue dans leur pratique de façon périodique, cela ne s'est plus avéré vrai par la suite.

« C. a fait un achat de CBD via internet, du liquide pour sa cigarette électronique, car elle tente d'arrêter de fumer des cigarettes mais n'y arrive pas (c'est le cas de le dire car elle fume à peu près une clope chaque demi-heure) ».

« M. 36 ans : « En fait le CBD ça fonctionne ! Au taf, j'aime bien, quand je suis en mode prise de tête, ça fluidifie les pensées ; j'ai un effet super light mais très rapide. Je mets ça dans 10/15 ml. J'ai payé 40€ au lieu de 80€. ».

« Il me dit ensuite qu'il s'est procuré plusieurs grammes de CBD, sous forme de shit, lors d'un passage à Besançon. Il a payé 45€ pour ça [...] Il dit qu'il a acheté ça dans un objectif de substitut nicotinique, car il aimerait diminuer sa consommation de clopes, et que ça fonctionne un peu... même s'il n'ose pas sortir ça et fumer devant ses collègues de travail (problème de l'odeur végétale « cannabique », notamment) ».



Changa/DMT

Pas d'évolutions ou de faits marquants à relever en 2018.

Purple drank

Pas d'évolutions ou de faits marquants à relever en 2018.

Salvia divinorum

Pas d'évolutions ou de faits marquants à relever en 2018.

PRIX DES PRODUITS

Molécule	Forme	N	Unité de compte	Prix le plus bas (€)	Prix courant (€)	Prix le plus haut (€)	Tendance
Cocaïne	Poudre	45	1 g	40	60	100	=
MDMA	Cristaux	6	1 g	20	40	50	=
	Pilule	31	1	3	10	15	=
Cannabis	Herbe	13	1 g	5	10	15	-
	Résine	6	1 g	5	10	10	-
Héroïne	Poudre	16	1 g	12	20	30	∨
LSD	Carton	14	1	-	10	-	=
	Liquide	1	1	-	10	-	=
Speed	Poudre	5	1 g	-	10	-	=
Kétamine	Poudre	6	1 g	10	40	40	∨

Dans l'ensemble, les prix recensés témoignent d'une tendance à la stabilisation, voire même d'une baisse pour certaines drogues (cocaïne/héroïne) ou formes de drogues (par exemple, un para de MDMA se vendait facilement à 10€ il y a deux ans, mais maintenant soit le para n'est plus en circulation, soit, s'il est présent, il sera vendu souvent moins cher).

Au contraire, des substances comme le speed ou le LSD ne connaissent aucune variation de leur tarif avec les années, l'unité demeure à un prix de 10€.



7 rue Gustave Delory
59000 LILLE
Tél. : 03.28.36.28.40
contact@spiritek-asso.com

Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues (TREND)

ANNEXE :

NOTE GÉNÉRALE 2018 : LE CHEMSEX NORDISTE



Coordination TREND - SINTES du site de Lille

LE CEDRE BLEU
Décembre 2018
LOSE Sébastien (Chargé d'études)

247, boulevard Victor Hugo
59000 LILLE



Date :

Contact : trend@ofdt.fr
Tel : 01 41 62 77 02

Tél. : 03.20.07.20.94
Fax. : 03.28.04.53.89

Explication du choix du thème :

Spiritek intervient en milieux festifs depuis 1996. En plus de 20 ans nous avons observé énormément de tendances et vu émerger un nombre conséquent de produits différents. Certaines drogues comme la MDMA/Ecstasy sont apparues puis ont quasi disparu avant de revenir sous d'autres formes. D'autres drogues comme les amphétamines sont restées stable au niveau de la disponibilité. Enfin des produits comme la cocaïne n'ont eu de cesse de se démocratiser et d'agrandir le cercle de ses consommateurs.

En 2012 nous avons écrit sur les Nouveaux Produits de Synthèse, en 2013 un focus sur la MDMA et la Kétamine, en 2014 sur les hallucinogènes : focus sur les dissociatifs et psychédéliques, en 2015 sur la pratique du sniff via une enquête réalisée en 2005 et reproduite 10 ans après, en 2016 sur les publics alternatifs et en 2017 sur la place du cannabis en festifs.

Durant l'année 2018 nous avons réfléchi à différents thèmes possibles et avons convenu avec Monsieur Lose, Coordinateur du dispositif TREND/SINTES du site de Lille, d'explorer la notion de 'risques' et de 'prise de risques' des usagers festifs mais le thème nous est apparu trop vaste et complexe au sein de Spiritek pour des non-sociologues. Suite à une discussion avec Mr Lose l'idée d'écrire sur le chemsex est apparue. Même s'il est peu présent au sein des milieux festifs et fait peu parti des discussions lors de stands nocturnes de l'association, c'est grâce au réseau personnel de salariés que nous avons pu produire cette note.

Nous tenons à souligner que cet écrit repose sur des entretiens et réunions avec des usagers et non-usagers de produits dans un cadre sexuel ainsi que des professionnels de différents milieux. N'étant pas formés à la technique d'enquête et à la sociologie, notre écrit est peut être imprécis et laconique.

Ce document basé sur des entretiens et observations d'un groupe sur un temps donné permet d'ouvrir des pistes de réflexion. Cependant, il n'est pas représentatif de la population entière de chemsexuels et ne permet pas de tenir des hypothèses générales sur cette dernière.

Chem'sex de quoi parle-t-on ?

Le chemsex est un terme anglo-saxon apparu vers le début des années 2010 signifiant 'chemical sex' c'est-à-dire le fait d'avoir des pratiques sexuelles sous l'influence de produits psychotropes. Il est évident que la société n'a pas attendu les années 2000 pour mélanger sexe et drogues mais le terme chemsex reste relativement récent.

Voici une définition donnée lors d'un entretien : « *Pour moi le chemsex c'est le fait de prendre des produits pour mieux kiffer ton plan, soit pour améliorer tes performances soit pour être plus détendu, qu'il y a un effet qui désinhibe qui fait que ton plan tu le kiffes plus* »

Il apparait que globalement ce terme est associé à la population homosexuelle/bi masculine, ce que nous appelons dans le jargon de la prévention, le public 'HSH' (Hommes qui ont des relations Sexuelles avec des Hommes).

De tout temps, il y a eu des liens entre sexe et drogues mais les cathinones et principalement la méphédronne ont commencé à être consommées dans un cadre sexuel en France vers 2008. S'en est suivi des changements de modes de consommation, comme le développement de l'injection puis le chemsex a pris des proportions jusqu'à être nommé dans les sites et applications mobile de rencontres gay. Avant l'utilisation du terme chemsex certains employaient le terme de 'long-session'.

En Amérique du Nord on préfère le terme PNP pour 'Party and Play' et cela inclut le plus souvent des consommations de méthamphétamines (Crystal).

En s'informant sur cette pratique nous avons constaté que l'immense majorité des consommateurs étaient des HSH. Une des premières questions que nous nous sommes posées a été '*pourquoi le chemsex semble une pratique touchant principalement les hommes ?*' Les réponses possibles sont tout d'abord, que le fait de mêler sexe et drogues touchent toutes les populations et pas uniquement homosexuelles masculines mais que ce terme n'est utilisé que pour et souvent par les HSH. Les personnes hétérosexuelles lui préfèrent les termes de 'sexe sous drogues' 'baise sous prod', mais globalement ne se reconnaissent pas sous l'appellation de chemsexeur.

Même si des relations sexuelles entre hommes et femmes ont lieu sous drogues, les produits consommés ne sont pas forcément les mêmes qu'en chemsex. Globalement lors d'un plan hétérosexuel les personnes vont utiliser des produits stimulants festifs de type cocaïne ou ecstasy/MDMA mais très peu de cathinones plutôt réservés aux relations entre hommes. Le rapport sexuel sous produit serait souvent une continuité d'un moment festif où il y a eu une prise de drogues mais rarement deux inconnus homme/femme vont se rencontrer pour avoir un rapport sous drogues.

Cette utilisation plus répandue de l'association sexe et drogues dans le milieu HSH semble avoir un lien avec la notion de virilité et de performance qu'il peut y

avoir entre hommes, ce qui prend moins de place dans une relation hétérosexuelle où les rôles semblent très genrés.

En discutant avec le gérant d'un sauna échangiste hétéro/bi nous avons compris qu'il n'avait jamais observé de consommation de drogues dans son établissement hormis le tabac et l'alcool. Il n'a d'ailleurs quasi jamais remarqué de débordement lié à la consommation d'alcool car cela pouvait jouer sur les capacités érectiles.

Il semblerait que le fait de se retrouver dans un contexte sexuel entre hommes amène plus facilement une recherche de sensations et de performances.

Une autre réponse a été amenée lors d'un colloque sur Bruxelles par Stephen Karon spécialiste des usages de produits et sexualités des minorités et des publics cachés. Il explique que communauté homosexuelle et produits chimiques ont historiquement un lien : de par la prise de médicaments pour apaiser le mal-être lié à l'homophobie, la prise d'AntiRétroviraux dès les années 90 pour retarder ou empêcher le VIH d'atteindre le stade SIDA, le développement de la consommation d'ecstasy milieu/fin des années 90 pour lâcher prise etc...

Il y a toujours eu des prises de risques plus importantes dans les milieux homosexuels pouvant être lié avec le fait de se sentir hors de la norme reconnue par la société, c'est à dire la norme hétérosexuelle. Le passage à l'acte vers les conduites à risques serait plus facile car on se sentirait moins retenu par le contrôle social dû à son orientation sexuelle moins conventionnelle.

Pour certaines personnes le chemsex implique forcément une sexualité de groupe c'est-à-dire plus de deux personnes, pour d'autres cela n'a rien à voir mais il est clair que cela est plus facilement possible lors de baise de groupe.

On peut aussi se poser la question de la visibilité des femmes utilisatrices de chemsex et là encore on retrouve très peu de recherche sur le sujet. D'ailleurs on a aucune réponse pour le terme de 'chemsexuse' par recherche internet. Même si il y a utilisation de produits psychoactifs dans le cadre de relations sexuelles hétérosexuelles ou lesbiennes par des femmes, il y'en a peu qui consomment des cathinones et/ou se reconnaissent comme pratiquant du chemsex. Peut-être que d'ici quelques années, il y aura une plus forte représentation féminine dans le chemsex.

Globalement les femmes ressentent moins la possibilité de se lâcher au niveau sexuel surtout dans le cadre d'un rapport hétérosexuel. Une personne que je questionnais, m'a expliqué que beaucoup de femmes avaient vécu des agressions et/ou tentatives d'agressions sexuelles et que le fait de consommer des produits encore plus dans un cadre intime, pouvait les mettre dans une situation de vulnérabilité et donc préféreraient ne pas consommer.

De par les entretiens réalisés il est assez difficile de trancher quels produits psychoactifs consommés dans un cadre sexuel font partie du chemsex et quels produits en sont exclus, nous en reparlerons dans la partie 'produits consommés'.

Profil des consommateurs

Nous avons expliqué que globalement le chemsex est pratiqué par des HSH. Nous avons recueilli principalement des informations sur cette population.

Dans ce public, le profil type du chemsexeur est assez éclectique. On est plutôt sur un profil quarantenaire mais avec des personnes le pratiquant déjà à 20-25 ans. Il semble que ce phénomène soit assez urbain.

Au niveau Catégorie Socio Professionnelle c'est aussi très mélangé. Sur la question *'faut-il avoir des moyens financiers importants pour pratiquer le chemsex ?'* Certains répondants ont plutôt avancé l'idée qu'ils avaient ce ressenti de consommateurs CSP+ il y a quelques années en arrière, mais que maintenant avec le faible coût du GHB cela n'était pas forcément vrai. *« l'argent n'est pas un filtre il y a des produits très peu chers, le G par exemple t'achètes un demi-litre t'es tranquille je ne sais pu combien de temps et ça coute 40€ »*

Au niveau motivationnel, il y a une impression que les consommateurs de moins de 25 ans recherchent une 'défonce' et un fort sentiment de lâcher prise. Pour une partie, cela reflète un mal-être se traduisant par des prises de risques au niveau sexuel et psychoactif. Ce qui paraît flagrant, c'est que les personnes consommatrices ou non de plus de 35 ans ont un avis assez tranché sur le fait que des personnes de 20 ans pratiquent le chemsex et y associent notamment des pratiques hard comme le fist-fucking *« mais qu'est-ce qu'ils vont faire à 40 ans ?, non mais je me dis si à 20 ans ils consomment déjà des prod et pratiquent le SM et le fist ils vont se faire chier à 40 »*.

Globalement, les non-consommateurs de produits festifs pratiquent peu le chemsex (hors alcool, poppers et cannabis). Bien que pour certains cela a été une entrée dans la consommation de produits mais pour d'autres c'est parce qu'ils avaient déjà consommé des drogues lors de soirées qu'ils l'ont expérimenté dans un cadre sexuel.

En questionnant sur la possibilité que des plans chems cachent en fait des rapports tarifés, la plupart des interviewés sont d'accord sur le fait que dans le Nord, il y a peu de prostitution cachée à ce niveau-là. Sur internet, certains assument le fait d'être 'escort' et annoncent les tarifs rapidement. Une partie aura alors des rapports uniquement si tout le monde consomme des produits, mais il y a relativement peu de sexe contre produits. Les personnes qui ont eu des propositions via les applications mobiles de rencontre, ont signifié que ça leur a été le plus souvent proposé sur la région parisienne et non pas au nord de Paris. Certains ont dans leur connaissance des personnes se prostituant contre des produits (pour de la cocaïne principalement) mais l'acte sexuel n'est pas forcément réalisé sous produit, ce dernier étant la rémunération. Comme discuté avec certains interviewés peut-être, que dans plusieurs années émergera l'expression/l'insulte *'pute à chems'*, étant donné qu'il y a déjà dans certains milieux l'expression *'pute à prod'* ou *'pute à taz'*.

Contrairement aux échos que l'on peut avoir sur le chemsex parisien, le milieu nordiste semble peu touché par la pratique du slam (pratique d'injection dans le cadre du chemsex). Même si des chemsexers ont déjà rencontré des slammeurs ils m'ont expliqué que c'était un petit milieu assez fermé et j'ai recueilli peu de témoignage d'injecteurs.

« ça ça me fait très peur, si y a du slam moi j'y vais pas, j'ai une image très négative de l'injection... des traces de piqûres, de foirer l'injection ».

Certains expriment que l'injection amène des effets plus rapide et plus forts, souvent incompris par les non-pratiquants *« l'injection ça va plus vite ? mais moi je le prend en parachute ça prend 20 minutes, on va baiser pendant 12 heures, 20 minutes ça va »*

Pour les slammeurs la descente apparaît comme plus longue et forte que pour d'autres modes de consommation (certains ressentent des effets de fatigue et d'état dépressif pendant une semaine). Le fait de devoir cacher les traces d'injections est aussi un désagrément lié à cette pratique.

Au fur et à mesure, certains contacts d'initiateurs au chemsex et/ou à des pratiques dites hard se relient entre initiés et personnes partageant les mêmes valeurs et envies. Ces personnes sont connues pour organisées des soirées partouze chez elle et pratiquer du chemsex de manière cadrée. *« Y a le milieu du chem et dans le milieu du chems y a le milieu du fist c'est bien séparé, en fonction des pratiques le chems va être catégorisé ».*

Sur les applications mobile de type 'Recon' ou 'Scruff' ou 'Planetroméo', les hommes annoncent assez facilement chercher des hommes avec des chems et/ou ceux qui le pratiquent mettent un hashtag 420 ou une feuille d'érable (référence pour se reconnaître entre consommateurs de cannabis et par extension d'autres produits). Certains inscrivent désormais sur leur profil être 'chemsfriendly' ou 'chemsexer' alors que quelques années auparavant, cela se discutait uniquement en privé.

On peut aussi remarquer qu'un homme peut se reconnaître comme 'chemsexer' mais certainement pas comme 'toxico' ou 'usager de drogues', surtout s'il ne prend pas de produit dans d'autres contextes. Dans le chemsex une nouvelle culture émerge, avec des mots et codes particuliers. Ceux qui en font partie souhaitent se démarquer fortement de l'image sociétale du toxicomane. Certains vont le revendiquer dans les appli *"chemsexer pas toxico"* comme s'il y avait une frontière importante entre ces deux populations.

D'après les entretiens, la population HSH sous PrEP⁵ ou séropositifs au VIH serait plus fortement représentée dans le milieu du chemsex. Concernant les personnes séropositives (le plus souvent en charge virale indétectable) cela peut s'expliquer par une peur moins forte face à la prise de risques en règle générale et/ou le fait

⁵ La PrEP, qui signifie Prophylaxie Pré-Exposition (ou Pre-Exposure Prohylaxis en anglais), est une stratégie de réduction du risque de contracter le VIH basée sur l'utilisation d'un médicament antirétroviral à prendre au cours d'une période d'exposition à un risque de contamination. Cette stratégie s'accompagne d'un suivi renforcé et individualisé en santé sexuelle. Source : <http://prep-info.fr/>

de vivre la sérophobie au quotidien qui peut aussi entraîner mésestime de soi et conduites à risques. Concernant les personnes sous PrEP pratiquant le chemsex, il y a une corrélation, car pour faire partie du protocole il faut reconnaître avoir des rapports non protégés, qui peuvent être liés à une prise de produits. Certains répondants m'ont aussi indiqué que lors d'actes où ils sont passifs ils ne sont jamais sûrs à 100% que leur partenaire ait mis et garde le préservatif pendant tout l'acte, et cela encore plus s'ils sont sous état de conscience modifié donc la PREP les sécurise au moins concernant le VIH.

Les produits consommés et le vocabulaire développé

Nous allons ici aborder les différents psychotropes utilisés dans un cadre sexuel entre HSH ainsi que l'univers lexical développé.

Sans déborder sur la partie 'effets recherchés et lien avec l'acte sexuel' nous pouvons dire que les produits choisis et les moments où ils sont consommés vont avoir chacun leur rôle et utilité.

L'alcool, par exemple n'est pas un produit que les gens citent comme étant dans le chemsex mais semble en faire partie de facto. La bière peut être consommée en amont d'un plan chemsex lors ce qu'il y aura des pratiques 'uro'⁶ notamment. Un répondant me disait que forcément la bière l'aidait à uriner plus, mais que le thé noir aussi, ce dernier étant juste moins convivial à l'apéro. Plusieurs personnes m'ont indiqué aussi que l'alcool avait plutôt sur eux cette capacité de les faire débander donc elles préféreraient se limiter ou ne pas en consommer.

Certains considèrent le fait de baiser sous Poppers comme étant du chemsex et d'autres non. Toutes les personnes questionnées ont pris le temps de répondre et n'ont généralement pas réussi à le déterminer. « *Techniquement je sais que c'est une drogue mais l'effet il dure 20 minutes, une demi-heure t'es pas parti pendant deux heures* ». Cela présuppose que le but de l'acte sexuel est de durer et donc de privilégier des produits permettant l'endurance. Certains profils sur des applications de rencontre gay indiquent par le terme '*popperbate*' aimer les longues sessions sexuelles sous poppers.

Certaines personnes ont indiqué que le Poppers était tellement devenu habituel dans leur rapport qu'ils ne le voyaient pas comme du chemsex. Le fait également que l'effet soit bref est un argument pour ne pas le considérer comme un produit de chemsex. Le poppers étant légal, cela aide certaines personnes à ne pas se questionner sur leur fréquence d'usage alors qu'il y a surconsommation dans certains cas.

⁶ Urophilie : Attirance sexuelle pour l'urine et le fait d'uriner. Les individus urophiles apprécient d'uriner sur d'autres personnes ou bien de se faire uriner dessus. Dans certains cas, les urophiles boivent l'urine de leurs partenaires. Source : www.linternaute.fr

L'ecstasy/MDMA a un statut non défini sur le fait de le classer en produits chemsex ou non. Certains le considèrent comme une '*dérive positive*' d'un produit festif, qui va amener une potentialisation dans l'acte sexuel mais restait consommé au départ pour des motivations festives. D'autres vont voir cette molécule comme faisant partie intégrante du chemsex et n'en prennent que dans ce cadre. Des personnes n'en consommant que dans un cadre sexuel étaient très étonnées et avaient même un regard négatif ou d'incompréhension sur les personnes qui n'en utilisaient qu'en festif.

Ce qui est certain c'est que les cathinones et le GHB font partie du chemsex. Une personne interviewée a parlé de '*produits lourds*' c'est-à-dire '*ce qui tape un peu plus qu'un ptit joint ou un verre*'. Pour les cathinones on parle principalement dans le Nord de 3-MMC, 4-MEC, Méphédron (4-MMC), Méthylone mais dans cette catégorie le plus cité reste le 3-MMC.

Le Viagra peut aussi être consommé dans le cadre du chemsex, mais étant déjà un médicament fait pour un cadre sexuel, il n'est pas considéré comme du chemsex. Selon les interviewés, il est préférable de le consommer au début du plan car une fois qu'on a pris d'autres drogues cela fait moins d'effets.

La cocaïne est aussi consommée dans le milieu du chemsex mais rare sont les personnes qui n'en consomment que dans un cadre sexuel. Elle reste alors nommée dans ce cadre uniquement.

Par rapport à la métamphétamine, il semblerait qu'elle soit rarement consommée dans le nord de France. Dans les grandes agglomérations belges et surtout Bruxelles, il y a plus de consommation et le produit est appelé 'Tina' (pour l'expression 'There Is No Alternative') dans le cadre du chemsex. Pour en avoir discuté avec des usagers de ce milieu HSH bruxellois, cela reste des usages entre initiés souvent par voie injectable et la grande majorité d'entre eux consomment quotidiennement hors du cadre sexuel.

Au niveau champ lexical des produits la 'mode' est à la simplification : '3' pour le 3MMC, 'G' pour le GHB/GBL, 'D' pour la MDMA/Ecstasy.

Sommairement, le vocabulaire chemsex est celui de l'usager de drogues en version sexy : 'chemsex' pour baiser sous drogue, 'faire des plans chems' pour parler de l'acte en lui-même, 'slam' pour injecter, 'plug' pour injection anale, 'chemsafe' (terme peu utilisé à part pour les chemsexeurs fréquentant les associations communautaires de réduction des risques) pour la pratique du chemsex à moindres risques...

Il y a une volonté de se démarquer de la représentation du 'toxico' et des termes d'addictologie pour ne pas 'faire peur' et en niant la possibilité de dépendance.

Plusieurs personnes m'ont affirmé avoir connu le terme 'slam' avant le terme 'chemsex'.

Maintenant, nous pouvons aborder les modes d'approvisionnement des produits.

Certains dealers vendent les produits via les applications mobiles de rencontre et livrent en début de soirée les groupes, avant de repartir vers d'autres soirées privées.

Des usagers achètent via des sites web d'Europe de l'Est (hors dark/deep web) qui sont peu chers, mais il y a peu de visibilité sur la fiabilité des molécules. Le GHB par exemple, est couramment vendu comme produit d'entretien de voiture et certains sites de vente obligent le futur acheteur à imprimer, signer et scanner un document en anglais, stipulant qu'il ne va pas le consommer ni s'en servir pour fabriquer des explosifs. « *Là tu te dis qu'ils ne sont pas dupes* ». Un des sites d'ailleurs est en activité depuis des années : <https://www.magic-cleaner.com/>

Concernant d'autres cathinones et globalement des NPS, ce site a été nommé comme source d'approvisionnement : <http://www.dutchcitysales.net/>

Certains usagers préfèrent acheter via internet car ils ne souhaitent pas connaître de dealer et ont peur de se faire arnaquer. Il y a aussi cette idée de e-réputation à garder pour un site, qui incite l'acheteur à se dire que c'est sérieux et que les produits sont peu coupés.

Pour exemple sur le net, 5 grammes de 3-MMC en poudre (existe aussi en cristaux) se vend entre 60 et 90€. Au niveau prix, le GHB/GBL reste le moins cher car il est vendu entre 2 et 12€ pour 10 centilitres selon le volume acheté.

Pour se fournir lors de soirées, certains achètent en gros et annoncent en début de soirée combien chacun doit payer. Ces personnes ne se reconnaissent pas du tout dans le statut de revendeur : « *Une fois je sais que j'ai choqué une personne car je lui ai dit - dans ces cas-là t'es un peu le dealer et il m'a dit - quoi je suis pas un dealer ! - Tu distribues le produit donc si* ».

La consommation des drogues a lieu le plus souvent, en milieu privé chez la personne qui organise 'le plan chem' que ça soit pour un rapport en duo ou pour une partouze mais également dans les saunas gays ou avant d'aller dans un lieu de consommation sexuelle. Apparemment le fait de gober serait plus simple que le fait de sniffer car le lieu est très humide et certains ont indiqué qu'il y aurait de l'injection cachée.

Au niveau mode de consommation on peut trouver :

- l'inhalation que ça soit de 3MMC, 4MEC, de cocaïne ou de Kétamine par exemple.
- le plug (souvent vont être pluggé des produits comme de la cocaïne, 3-MMC ou du GHB qui vont aider à la dilatation anale de par la détente globale ou le côté anesthésiant local).
- le gobage : comme l'ecstasy ou certains achètent des gélules vides pour les remplir de la dose voulue de GHB puis les ingèrent.
- le slam: pratique d'injection réservée à un milieu assez fermé et pouvant être stigmatisé. Beaucoup reconnaissent que les pratiquants sont des personnes ayant des conduites à risques plus importantes. « *Pour le coup les gars que j'avais vu ils slammaient de la 3-MMC et ça faisait 5 jours qu'ils étaient en train de se fister, quand je me suis dit 5 jours !!! ça devenait même, enfin pour moi ça en devenait ridicule car quand je les voyais je me disais bon faites, moi c'est pas ce que*

j'aime, en fait y avait pas d'échange je voyais des robots se mettre des mains dans le cul »

Effets recherchés et lien avec l'acte sexuel

Le chemsex a plusieurs effets recherchés :

- Désinhiber *« j'ai vu des personnes devenir très différentes, limite c'était pas la même personne, la drogue ça faisait comme une sorte de clapet »*
- Développer et augmenter les sensations : *« je recherche pas le côté de performance, de devoir durer, je prends le produit pour être en éveil, pour ressentir les choses plus intensément, être bien quoi »*
- Augmenter l'endurance *« c'est tellement bien on a envie que ça dure longtemps »*
- Augmenter la performance par le nombre de partenaires par exemple : *« il faut que je sois performant et réveillé pendant longtemps, il faut que ma bite soit dure pendant longtemps. Ce besoin de performance il est là et se dire je vais prendre un prod notamment avec le G et je vais être totalement désinhibé et je vais me prendre toutes les bites dans le cul qui passent, tu te dis waouh »*
- Initier ou aider dans certaines pratiques notamment pour la dilatation anale dans le cadre du fist-fucking. *« le fist sous drogue c'est fort, enfin sans drogue aussi mais c'est fort sous une autre manière j'aurais du mal à te le qualifier, j'aime bien aussi les sensations sur la peau, c'est chaud, il fait chaud dans la pièce, tout le monde se câline, s'embrasse et tout se mélange, sans produit ça serait pas aussi fort »*

Selon les effets recherchés les usagers vont se tourner vers certains produits pouvant les y aider.

Les produits comme la cocaïne, la MDMA ou les cathinones vont plutôt favoriser l'endurance quand d'autres produits comme le Poppers ou le GHB/GBL vont aider à se relaxer, se désinhiber et détendre l'anus.

Une personne raconte que les sensations notamment dans la pratique du fist, sont différentes sous produits et que c'est ce qu'elle aime mais qu'elle peut aussi apprécier aussi sans. A contrario, la grande différence va être dans la durée du plan (1h sans produit et une petite dizaine/douzaine d'heures avec) *« à un moment on s'arrête parce que le cul est fatigué, pis si tu fistes t'as envie de faire autre chose à un moment »*

Egalement, le fait de consommer des produits avant ou pendant un rapport homosexuel, permet à certaines personnes qui ne sont pas à l'aise avec leur orientation sexuelle, ou la refoule, de passer à l'acte, d'assumer leur désir pour des hommes, ou encore de se 'cacher' sous le fait d'avoir pris des drogues pour se convaincre qu'elles ne sont pas homosexuelles. *« y a des gens qui ont besoin de ça car ils ne sont pas hors du placard, l'esprit sort du corps comme ça ils y réfléchissent pas ».*

Il y a une notion assez importante de se retrouver avec le/les partenaires dans le même espace-temps et donc de ne pas mêler consommateurs et non-consommateurs « *le pauvre gars qui débarque dans une touze où tout le monde est hype ça va pas être top pour lui* ». Si tous les participants consomment, cela ne veut pas forcément dire qu'ils seront dans les mêmes ressentis ou effets, mais cela apparaîtra comme moins décalé qu'avec des non consommateurs.

Prises de risques et réduction des risques

Au niveau prise de risques, il y a en premier lieu le fait d'attraper une Infection Sexuellement Transmissible car l'effet des produits peut amener de l'imprudence. Des chemsexuels ont cité le fait d'enlever ses gants ou de croire l'autre quand il dit qu'il est séroindétectable ou de ne pas mettre de capote, ou de l'enlever parce qu'on croit plus facilement son partenaire sur parole. Les personnes sous PREP peuvent ainsi prendre leur traitement en décalé ou l'oublier car elles n'ont plus la notion de temps dû aux effets des produits.

Le risque de non-consentement est lui aussi mis en avant par les répondants, que ce soit, leur capacité de discernement qui soit mise en cause ou le fait que leur partenaire ne soit plus à même de consentir à un moment donné de l'acte. « *De facto sous drogue ton discernement est biaisé* » ; « *Le G pour le coup ça détend tellement qu'il y en a qui font des G-Holes et qui continuent de se faire baiser et du coup la notion de consentement elle est pas cool, voir ou ils savent pas s'ils se font violer ou pas*».

La notion de non consentement rejoint aussi la notion de 'vulnérabilité' sous produit. Le fait de ne pas se rendre compte de ce qui se passe et de devoir faire confiance aux autres participants pour gérer, pouvant amener des actes de profit. Certains ne souhaitent plus '*avoir des plans cul où ils ne se souviennent plus de rien, où ils se sont faits voler des trucs*'.

Bizarrement les termes de surdose ou d'overdose ont été rarement nommés, le mot 'G-Hole' est revenu plusieurs fois mais l'overdose n'apparaît pas comme un risque réel (notamment dans le Nord où il n'y a, à ma connaissance, pas eu d'overdose mortelle dans un cadre de chemsex alors que sur Lyon et Paris cela est arrivé).

D'un point de vue physique, certains peuvent se faire mal ou faire mal à l'autre sans s'en rendre compte. « *par exemple moi je ne couche au niveau fist qu'avec des 50/50⁷ mais ça arrive que des fois un gars il défonce tout parce qu'il est high* ». Certains mentionnent le fait d'avoir eu des déplacements de bassin, des graves problèmes anaux, des lésions ou des fissures liées au fait d'avoir eu des

⁷ L'expression 50/50 se dit de personnes, le plus communément des hommes homosexuels qui, sexuellement, sont actifs et passifs ou pénétrants et pénétrés, on dit aussi versatile.

pratiques brutales mais non perçues sur le moment les produits empêchant de ressentir la douleur.

Certains mentionnent aussi des troubles érectiles pouvant être liés à une surconsommation de cathinones ou encore, des problèmes oculaires souvent liés à une forte consommation de Poppers.

La fatigue physique est aussi nommée parmi les risques et la difficulté à se reposer, alors que chaque week-end la personne va avoir des longues sessions de chemsex sans pouvoir s'en passer. A cela s'ajoute des absences et arrêts de travail amenant une dégradation possible de l'environnement professionnel et social.

Au niveau psychologique certains vont mentionner facilement qu'à une période de leur vie ils ressentaient un mal-être, avaient une très faible estime d'eux-mêmes et donc pratiquaient plus intensément le chemsex. Ceux qui le vivent sur le moment ont évité quelques questions, mais ont partagé le fait qu'ils avaient très peu de vie sociale et se sentaient très isolés. La période de descente est encore moins bien vécue par ces personnes, qui vont commencer à utiliser d'autres produits comme le cannabis, les opiacés, certains médicaments, pour adoucir les lendemains.

Ce qui nous amène à la notion de dépendance, terme assez peu utilisé par les répondants car ils visualisent le côté addictogène par la consommation quotidienne et non seulement lors de moments particuliers et encore moins si ce n'est qu'une fois par semaine.

Des personnes ne font plus de sexe sans produit. Elles ont des relations sexuelles tous les week-ends ou tous les quinze jours, mais seulement sous produit et s'il n'y a pas de drogue, il n'y a pas de sexe : « un jour je dis à un couple avec qui je venais de baiser « - *on pourrait se revoir et se faire un plan fist sans drogue, c'est des gens qu'ont déjà 45-50 ans ils m'ont dit « ah ouais on pourrait essayer et je me suis dit mais vous faites jamais sans ! »*

La première consultation PrEP est pour une partie des HSH, une entrée dans le soin et la première fois qu'ils pourront parler de drogues à une personne du corps médical.

A contrario d'usagers de drogues festifs ou en situation de précarité, qui connaissent la RDR via les CAARUD ou les stands en milieux festifs, ici il y a une population non-usagère de produits qui les découvrent dans un but sexuel et dans des lieux privés. Cependant ils ne connaissent pas la RDR et les conseils s'y afférant. Nous avons été assez étonnés de la manière dont des chemsexeurs étaient organisés, alors même que beaucoup ne savent pas ce qu'est la RDR, mais la pratiquent naturellement, surtout quand les initiateurs et les organisateurs de la soirée chems en appliquent les conseils.

Une pratique mêlant en même temps RDR et individualisme ou responsabilisation individuelle, consiste à ce que chacun en soirée chemsex ramène ses drogues et son matériel pour les consommer. Concernant le matériel il consiste à ramener ses pailles si la personne sniffe et ses seringues non serties si elle pratique la plug anal. C'est aussi pour cela que, certains organisateurs, proposent à un dealer de passer en début de soirée pour que chaque participant s'approvisionne et ainsi qu'il n'y ait pas de don/troc/vente/dépanne entre le groupe. Apparemment

certaines personnes souvent de moins de 25 ans profiteraient de leur réseau dans le milieu HSH pour aller dans des soirées chemsex où chacun ramène des produits et ainsi pouvoir consommer des drogues sans payer. Ils sont appelés par d'autres des profiteurs/parasites.

Pour ne pas devenir dépendant certains se donnent des règles claires : « *ce que je fais sous drogue je dois être capable de le faire sans* » ou d'autres sont des '*chemsexeurs heureux*' (terme entendu lors d'une conférence faisant référence à l'expression des drogués heureux d'ASUD) et pratiquent le chemsex peu fréquemment avec un rapport distancié avec les produits : « *le plaisir c'est comme Noël ça arrive qu'une fois dans l'année, donc il faut pas en abuser sinon t'as pu de plaisir, c'est con mais il faut créer de la distance pour créer de l'envie et moi j'ai toujours fonctionné comme ça, les choses qui me font très plaisir je veux pas que ça soit fait à l'arrach donc je vais préférer la qualité à la quantité mais ce n'est que moi et d'autres personnes qui ne s'en sortent plus doivent arrêter tout ou font des pauses* ».

Dans les techniques de RDR abordés lors d'entretien il y a eu le fait de consommer de manière graduelle au fur et à mesure des séances, de ne pas mettre ni consommer les produits dans la même pièce que le lieu où on baise, tout noter dans un carnet que ça soit l'heure, le produit pris et la quantité ; le fait d'alterner les produits (par exemple commencer par de la 3MMC et alterner toutes les deux heures avec du GHB « *ça évite le G-hole* »)

A la question « est-ce que tu penses prendre plus de risques sous produits que sans ? » voici une des réponses : « *honnêtement je pense que non, quand j'ai pris ma PREP j'ai mon filet de sécurité, advienne que pourra dans le sens où si je me chope une chtouille ça arrive et ça aurait pu arriver sans produit aussi. Dans mes pratiques au niveau protection sous produit/sans produits je fais la même chose* ».

La plupart des répondants se mettent une notion de fréquence maximale de chemsex, mais souvent, ils expliquent 'déraper' et que c'est difficile de s'y tenir surtout sur du long terme. La plupart expliquent que dans des périodes négatives de leur vie, en phase dépressive, en manque de lien social, elles avaient surmultiplié les rapports sous produits et que dès qu'il y avait un mieux-être ou un épanouissement sur d'autres sujets, cela se régulait.

Certains HSH pratiquent le slam mais préfèrent ne pas apprendre à injecter, c'est leur méthode à eux de réduire le risque de dépendance. D'autres m'ont indiqué que lors de certaines partouzes, où était pratiqué le slam c'est un des participants étant dans le domaine du médical/paramédical qui pratiquait les injections aux autres.

Au niveau descente, certains consomment du 5HTP pour limiter les effets de descente, « *ça booste la sérotonine* ». D'autres le lendemain privilégient et se prévoient des moments 'cocooning', couverture, amis à regarder des films/séries de détente mais « *jamais tout seul, entre copains, entre gens qui s'aiment, qui prennent soin d'eux* ».

Vision des non consommateurs

Les entretiens avec des non-consommateurs se sont centrés sur des personnes faisant parties du public HSH. Parler chemsex à une personne lambda qui ne connaît pas le terme et n'est pas consommatrice de drogues, revient à lui en expliquer les pratiques. L'écart paraît, pour beaucoup, tellement grand par rapport à leur habitudes de vie que, l'incompréhension, la peur et la curiosité indiscreète ne permettent pas d'obtenir des réponses intéressantes. Nous avons donc choisi de relater seulement des paroles d'HSH.

Certains ont déclaré au départ avoir un regard seulement médiatique sur le sujet « *la première fois que j'en ai entendu parler c'était dans un documentaire sur Arte, ils interviewaient un londonien qui pratiquait le chemsex et qui était devenu séropo, moi ça m'a interpellé car ça faisait prise de produits égale prises de risques* ». Puis en discutant avec des amis, ils se sont rendus compte que des proches le pratiquaient depuis plusieurs mois ou années même dans des « touzes classiques » c'est-à-dire des séances de sexe de groupe sans qu'il n'y ait de pratiques dites hard comme du sadomasochisme, du fistfucking...

Des non-consommateurs pensent qu'il n'y a pas de profil spécifique. Certains se demandent, si leur partenaire occasionnel en consomme par rapport à leur « *appétit* » lors de certains rapports en comparaison avec d'autres moments. Certains se sont vus décliner une invitation de la part de chemsexeur car il n'avait pas de produit chez eux.

Une personne qui ne consomme que de l'alcool et du tabac a mentionné le fait de s'être déjà senti un peu à part car elle ne consomme aucun produit lors d'acte sexuel : « *- ah bon t'en prends pas ? rien que le fait que tu ne prends pas de poppers ça étonne les gens* »

Certaines personnes non pratiquantes ne sont pas fermées à avoir des rapports avec un partenaire sous produit et d'autres n'acceptent pas.

Globalement lors de rapports sexuels en groupe les chemsexeurs préfèrent rester entre eux et acceptent moyennement une nouvelle personne qui ne serait pas consommatrice et l'inverse est similaire.

Sur les applications de rencontre il y a des profils qui affichent fortement et négativement leur volonté de ne pas fréquenter une personne usagère de produits. Des phrases du type « *pas de CHEMS ; ni autres drogues* », « *Pas de déprav, mais je prends du Poppers* », « *pas de toxico* » « *no chems, no tox, no PREP* » peuvent être déclinées sur des profils. Il est intéressant de remarquer que sur ces applications ou sites, des personnes qui ne souhaitent pas de partenaire chemsexeur sont souvent les mêmes qui ne souhaitent pas de partenaires sous PREP.

Lors d'entretien, des hommes ont mentionné leur envie d'essayer mais ont peur de rester 'bloqué' au niveau psychologique ou de ne pas être pris en compte dans leur consentement ou dans leur refus de certaines pratiques. Le fait d'être par exemple attaché/menotté face à quelqu'un sous produit ou qu'un homme

pénétrant enlève le préservatif en plein acte sans que le partenaire pénétré ne s'en rende compte.

Conclusion

En avançant par des lectures et des entretiens sur la question du chemsex, nous avons eu le sentiment que peut être les personnes rencontrées ne représentaient pas la majorité des chemsexuels. Comme pour toute population cachée, est-ce que les interviewés sont dans la part majoritaire ou sont-elles des personnes avec un profil atypique ou minoritaire dans le chemsex ? Même si nous avons interrogé des individus d'âge, de CSP, avec des produits consommés et des pratiques sexuels différents, nous ne pouvons certifier que cette note en représente la globalité.

A la question, est-ce que le chemsex peut devenir la norme du rapport sexuel entre HSH, un répondant m'a dit que le bareback⁸ n'en était toujours pas une alors que quinze ans auparavant, il y avait une crainte d'un développement massif de cette pratique. Même si on a pu prouver un relâchement dans les pratiques de protection contre le VIH, le fait de ne pas se protéger n'est pas devenu une norme et le chemsex n'en deviendra sûrement pas une, même si on peut présumer d'une augmentation de la population concernée.

En résumé, on peut avancer que le terme chemsex, et non la pratique d'avoir des rapports sexuels sous drogue, est associé à la communauté HSH. Souvent associé à des pratiques sexuelles dites 'hard', il peut amener plus de rapports sans protection. Cependant il concerne aussi plus des PrEPeurs donc des personnes se protégeant du VIH et dépistés régulièrement concernant les autres IST.

Face à ce phénomène les associations communautaires de RDR et de lutte contre le VIH ont déjà développées des outils et des axes de communication pour informer sur les risques et les moyens de les réduire. Apéro 'chemsex', TROD dans des lieux de consommation sexuelle ou de rencontre gay, visibilité sur les applications de rencontre sont des exemples 'd'aller vers' permettant d'ouvrir la discussion sur le sujet.

Comme dans toutes conduites à risques, une part importante du travail des structures sociales et médico-sociales doit consister à repérer les personnes en situation de vulnérabilité, afin de les accompagner et de les soutenir face à la survenue d'une dépendance, d'usage abusif, de centration sur les produits ou sur l'activité sexuelle. Pour certains le chemsex peut être un signe de mal-être ou de désocialisation. Il paraît crucial de développer chez ces adultes leurs compétences

⁸ Le bareback est un phénomène qui a émergé en France il y a plus de 20 ans et qui désigne le fait d'avoir des relations sexuelles volontairement non-protégées

psycho-sociales et leur apprendre à repérer les signes d'un usage déviant de leur motivation originelle.

Pour clore cette note nous laissons la dernière phrase à un de nos répondants
« *les drogues c'est génial quand c'est bien géré* ».

Citation recommandée :

Lose S., Spiritek, *Drogues sur le site de Lille en 2018. Etat des lieux et tendances récentes*, Lille, Cèdre bleu - OFDT, 2019. 42 p.